



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 56 (2022), p. 61-94

Camille Rhoné-Quer

Les émirats irano-turks entre jihad et fitna. Approche comparative de la légitimation de la guerre chez les Samanides et les Ghaznévides (IXe-XIe siècle)

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ???? ?? ?????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
9782724711462	<i>La tombe et le Sab?l oubliés</i>	Georges Castel, Maha Meebed-Castel, Hamza Abdelaziz Badr
9782724710588	<i>Les inscriptions rupestres du Ouadi Hammamat I</i>	Vincent Morel
9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert

Les émirats irano-turks entre jihad et *fitna*

Approche comparative de la légitimation de la guerre chez les Samanides et les Ghaznévides (IX^e-XI^e siècle)**

♦ RÉSUMÉ

À partir du début du III^e/IX^e siècle, les émirats des marges orientales du Dār al-Islām, au Khorassan et en Transoxiane, sont aux mains des dirigeants iraniens (Tahirides, Samanides, Saffarides) puis Turks (Ghaznévides, fin IV^e-V^e/X^e-XI^e siècle). Ceux-ci fondent leur légitimité politique sur la défense du territoire contre les ennemis venant des steppes ou sur l'expansion du Dār al-Islām face aux infidèles de l'Inde. Toutefois, plusieurs épisodes militaires montrent que leurs ambitions territoriales, multidirectionnelles, menacent d'autres dynastes musulmans sunnites, qu'il s'agisse d'émirs iraniens ou du calife abbasside lui-même. Dans ce contexte, divers arguments sont invoqués pour justifier – ou parfois condamner – une guerre *a priori* illégale. Nous analyserons ces arguments, mais soulignerons aussi les divergences des sources en la matière.

Mots-clés : Iran, Asie centrale, Samanides, Ghaznévides, Qarakhanides, guerre, Turks

* Camille Rhoné-Quer, Aix-Marseille Université, IREMAM (MMSH), Camille.rhone@univ-amu.fr

** Remarque sur la translittération : le ج a été translittéré à dessein par la lettre « j », bien plus pertinente que le ğ pour l'aire géographique concernée et pour les lecteurs intéressés par ladite aire. L'on évitera ainsi les confusions avec le g (pour گ) et le ž (pour ز) de la langue persane.

♦ ABSTRACT

The Iranian-Turkish Emirates between Jihad and *fitna*: a Comparative Approach to the Legitimation of War among the Samanids and the Ghaznavids (9th–11th century)

From the beginning of the 3rd/9th century, the emirates of the eastern margins of the Dār al-Islām, in Khorassan and Transoxiana, were in the hands first of Iranian rulers (Tahirids, Samanids, Saffarids) and later Turks (Ghaznavids, end of the 4th–5th/11th–10th centuries). These rulers based their political legitimacy on the defense of the territory against enemies coming from the steppes, or on the expansion of the Dār al-Islām in the face of the infidels from India. However, several military episodes show that their multidirectional territorial ambitions threatened other Sunni Muslim dynasts, be they Iranian emirs or the Abbasid caliph himself. In this context, various arguments are invoked to justify—or sometimes condemn—an *a priori* illegal war. We will analyze these arguments, but will also underline the divergences of the sources on the subject.

Keywords: Iran, Central Asia, Samanids, Ghaznavids, Qarakhanids, war, Turks

♦ ملخص

الإمارات الإيرانية التركية بين الجهاد والفتنة: دراسة مقارنة لمبررات الحرب عند السامانيين والغزنويين، من القرن التاسع إلى القرن الحادي عشر

منذ بداية القرن ٣م/٩هـ وقعت إمارات الأطراف الشرقية لدار الإسلام، في خراسان وبلاد ما وراء النهر، تحت سلطة قادة إيرانيين (طاهريين، سامانيين، صفاريين) ثم بعد ذلك تحت سلطة قادة أتراك (الغزنويين، نهاية القرن ٤-١٠م/١٠-١١هـ). أسس هؤلاء القادة شرعيتهم السياسية على مبدأ الدفاع عن مجملهم ضد الأعداء القادمين من السهوب أو على أساس السعي لتوسع دار الإسلام في مواجهة الكفار الآتين من الهند. لكن، يتبين من خلال عدة وقائع عسكرية أن طموحاتهم الإقليمية في كل الاتجاهات صارت تهدد حكم ممالك إسلامية سنوية أخرى، سواء من بين بعض الأمراء الإيرانيين أو حتى الخليفة العباسي نفسه. في هذا السياق، أثرت حجج مختلفة لتبرير - أو أحياناً إدانة - حروب تفتقر لشرعية حقيقية. سنحاول في هذا المقال تحليل هذه الحجج، ولكننا سنشدد أيضاً على اختلافات المصادر حول هذه المسألة.

كلمات مفتاحية: إيران، آسيا الوسطى، سامانيون، غزنويون، قراخانيون، حرب، أتراك

* * *

I. Introduction

Pendant la période du III^e/IX^e au début du V^e/XI^e siècle, le califat abbasside connaît des évolutions profondes, dont la régionalisation des pouvoirs et l'affirmation d'émirats indépendants constituent des éléments essentiels. Les territoires de l'Iran oriental et de l'Asie centrale – à savoir le Khorassan et la Transoxiane dans le cadre de la présente étude – constituent alors les marges de l'empire face à des steppes turkes¹ dont la population ne s'islamise que progressivement, plutôt à partir du IV^e/X^e siècle². Dans ce contexte, les thématiques frontalières occupent une place non négligeable dans la pratique militaire et le discours politique des dirigeants régionaux soucieux de justifier leur indépendance de fait à l'égard non seulement du califat abbasside, mais aussi des autres émirs de la région³. À l'image de ce qu'on observe un peu plus tard et en d'autres lieux dans le contexte du face à face avec les acteurs de la Reconquista ou des Croisades, les émirats des marges orientales ne constituent en rien un front uni face aux populations nomades et/ou « infidèles » de l'extérieur du Dār al-Islām. Au contraire, la défense de la frontière et la pratique du jihad deviennent en plusieurs occasions des éléments rhétoriques légitimant la prise des armes par des dirigeants régionaux qui, de fait, participent à la *fitna*⁴, entendue ici au sens de dissension politique opposant des musulmans, en l'occurrence sunnites pour la plupart⁵. Comme nous le verrons dans cet article, c'est bien l'idée de « guerre non légale⁶ » ou encore de « violence illégitime⁷ », voire de « guerre interne⁸ » qui se trouve au cœur des discours de dé-/légitimation de l'époque relayés par les sources textuelles arabes et persanes. Cette acception du terme de *fitna* – dont on sait la polysémie – est donc différente de l'idée de « tentation », de « déviation » ou même de seule « guerre civile » évoquée pour les débuts de l'Islam par David Cook d'après le contenu du texte coranique, des hadiths et de la littérature apocalyptique⁹.

1. La forme « turk/turke » avec un « k » pour ce gentilé est employée à dessein, non seulement afin de respecter au mieux l'orthographe des textes arabes et persans, mais aussi afin de mieux souligner l'origine centrasiatique de ces peuples et de les distinguer de ceux de l'Anatolie. L'adjectif turcique est utilisé, dans cet article, comme synonyme de turk (bien que le terme, en linguistique, ait une acception légèrement distincte). En ce qui concerne l'orthographe dans les traductions, celle-ci a été conservée en l'état lorsqu'il s'agissait de traductions françaises.

2. Voir par exemple Golden, 1992, chap. 7, p. 211 *sqq.* Et plus récemment Tang, 2005, chap. 2.5 ; La Vaissière (éd.), 2008.

3. Rhoné, 2017.

4. Cook, « Fitna in early Islamic history », *EB*, 2012, en ligne.

5. Pour quelques rappels sur les premiers épisodes de *fitna* dans une étude sur le jihad, voir par exemple Bonner, 2004, p. 146-156.

6. Expression employée dans l'argumentaire ayant présidé à l'organisation de la journée d'études dont est issue cette contribution.

7. « Ibn Khaldun distingue une violence légitime (celle du jihad ou de l'État) et une violence illégitime (celle des passions intimes et du fanatisme tribal) qui mérite le nom infamant de *fitna*. » Martinez-Gros, 2011a.

8. Onimus, 2019, p. 273 *sqq.*

9. Cook, « Fitna in early Islamic history », *EB*, 2012, en ligne. Voir aussi Gardet, « Fitna », *EB*, 1977, p. 952-953.

Or, dans le contexte iranien oriental des III^e-V^e/IX^e-XI^e siècles, plusieurs dynasties émiraies ou sultanales participent à une compétition plus ou moins ouverte et importante avec d'autres dynasties – de puissance et de rang égaux ou non – pour le contrôle de la région. L'opposition entre Samanides et Saffarides pour exercer le pouvoir sur les deux rives de l'Amou Darya – donc à la fois sur le Khorassan et la Transoxiane – constitue en effet l'un des exemples majeurs de « désordre politique¹⁰ » dans l'histoire de l'Orient islamique à la fin du IX^e siècle¹¹. L'affrontement entre Ghaznévides et Qarakhanides est moins étudié. Cette réalité de la compétition entre émirats concurrents pousse en outre le calife abbasside à intervenir, sollicité qu'il est alors pour jouer le rôle d'arbitre.

Les entreprises de légitimation par le motif du jihad doivent être appréhendées aussi bien dans une démarche synchronique – rivalités entre Saffarides et Samanides évoquées à l'instant – que diachronique : de fait, les Ghaznévides qui arrivent au pouvoir dès les années 360/970 participent d'une compétition qui les dresse contre leurs anciens maîtres (samanides) dans le champ de la défense de l'Islam. Pratiques guerrières et usages rhétoriques sont-ils les mêmes au fil des décennies ?

Rappelons quelques éléments sur ces dynasties et le contexte¹². Les Samanides (r. 203-394/819-1004), des émirs iraniens issus du milieu des *dihqān*-s (petite noblesse terrienne)¹³, reçoivent au début du III^e/IX^e siècle plusieurs gouvernorats (Samarcande, le Shāsh, Hérat et le Ferghana) dans les confins orientaux sur décision du calife abbasside¹⁴. La base de leur pouvoir se trouve en Transoxiane et, pendant plusieurs décennies, Samarcande – suivie par Boukhara – fait office de capitale pour la branche centrale de cette famille. Quant au Khorassan, il est confié aux Tahirides (r. 205-259/821-873). Ces derniers sont renversés dans les années 256/870 par Ya'qūb b. al-Layṭ al-Ṣaffār (r. 253-265/867-879), personnage aux origines *sistānī* modestes qui s'empare alors de la capitale régionale, Nichapour. Sous le règne de son frère et successeur, 'Amr b. al-Layṭ (r. 265-288/879-901), Saffarides et Samanides entrent dans une phase de rivalité ouverte pour la domination des terres situées de part et

10. L'expression est ici empruntée au titre du numéro spécial de la revue *Médiévales* consacré à la *fitna* dans l'Islam médiéval. Martinez-Gros, Tixier du Mesnil (dir.), 2011.

11. Cet exemple vient donc contredire ou du moins nuancer la vision d'Ibn Khaldūn telle que la présente Gabriel Martinez-Gros lorsqu'il écrit : « En apparence, le sens est clair : il y a *fitna* parce que l'empire se décompose. On serait tenté de penser que la *fitna* prend donc le visage des révoltés qui s'emparent des provinces, des Fatimides, des Qarmates, des Bouyides, des Samanides peut-être ? Pas du tout. » ? Martinez-Gros ajoute, un peu plus bas : « Une insurrection créatrice d'une *'asabiya* neuve, un soulèvement en puissance, puis en acte d'État, n'est jamais une *fitna* pour Ibn Khaldūn ». Martinez-Gros, 2011b, § 12 et 14 de la version en ligne.

12. Barthold, 1968, chap. 2. Treadwell, 1991. Treadwell, à paraître. Bosworth, 1963.

13. Sur ce point, notons toutefois que certaines sources tardives mentionnent un parcours plus chaotique pour les ancêtres des émirs samanides. Mustawfī Qazwīnī (XIII^e-XIV^e s.) affirme ainsi que le père de Sāmān, ayant subi un revers de fortune, fut un temps chamelier (*ṣuturbān*) puis agit en tant que *'ayyār* (membre de sortes de milices paramilitaires revendiquant parfois des vertus chevaleresques) : Mustawfī Qazwīnī, *Ta'riḥ-i guzīda*, éd. et trad. I, p. 20-23, § 23.

14. Barthold, 1968, p. 209. Sur la confusion des sources primaires à propos de la localisation des gouvernorats confiés alors aux Samanides, voir Treadwell, 1991, p. 77-78 *sqq.*

d'autre de l'Amou Darya (Jayhūn). Lors de l'affrontement entre les deux dynasties émiraies, en 287/900, 'Amr est défait et les Samanides parviennent à unifier Khorassan et Transoxiane sous leur domination. Les Samanides règnent jusqu'à la fin du III^e/IX^e – début du V^e/XI^e siècle, en s'appuyant notamment sur des *ḡulām*-s turks. C'est parmi les rangs de ces derniers que s'affirment les Ghaznévides, dès les années 360/970, avant de s'émanciper véritablement à la fin des années 380/990, sous le règne du sultan Maḥmūd b. Sebükteḡīn (r. 387-420/998-1030). S'ils perdent la Transoxiane au profit d'un autre pouvoir turk et musulman qui s'affirme alors dans la région – les Qarakhanides –, ils conservent en revanche pendant plusieurs décennies les territoires iraniens (Khorassan principalement) de leurs anciens maîtres et étendent surtout le Dār al-Islām dans le sous-continent indien.

Paradoxalement, alors que la pratique guerrière est centrale dans la rhétorique de légitimation de ces dynasties régionales, aucune étude n'a véritablement été consacrée à une analyse comparative, tant synchronique que diachronique, des mises en récit dont elle est l'objet entre le III^e/IX^e et le V^e/XI^e siècle. L'investissement des dynasties émiraies ou sultanales du Khorassan et de Transoxiane dans le jihad est souvent considéré comme acquis, sans réel effort de nuance ni de réflexion sur les motivations des campagnes qualifiées, dans les sources médiévales, d'actes de jihad ou, au contraire, considérés comme relevant de la *fitna*¹⁵. L'une des préoccupations principales des historiens des XX^e et XXI^e siècles, à propos de l'Iran et de l'Asie centrale préseldjoukides, consiste essentiellement à identifier les acteurs de la pratique guerrière – notamment les *ḡulām* (entendus ici comme esclaves militaires) et « volontaires » (*mujāhid*, *ḡāzī*, *mutaṭawwi'a*, etc.) – ainsi que leurs moyens matériels et leurs rapports à l'État¹⁶. La pratique guerrière dans les marges orientales du monde islamique est souvent abordée soit à l'échelle impériale¹⁷, soit à celle des groupes d'intérêt infra-étatiques qui, sur le terrain, manient les armes et sont les « petites mains » de la guerre.

Plusieurs textes d'histoire et de géographie rédigés par des auteurs musulmans à partir du III^e/IX^e siècle livrent pourtant quelques indications sur la mise en récit de ces affrontements, entre jihad et *fitna*. Diverses questions se posent en effet : la comparaison entre Samanides et Ghaznévides, deux dynasties qui, en dépit de leurs particularités respectives, partagent au moins la défense de l'orthodoxie sunnite et la fidélité – théorique – envers les Abbassides, permet-elle de mettre en évidence une différence en termes d'enjeux politiques, territoriaux, stratégiques, mais aussi en termes de modes de légitimation de la guerre ? Quelles sont les spécificités des éléments du discours selon le type de sources ? Après avoir rappelé la place centrale occupée par le motif du jihad dans les procédés de légitimation de l'indépendance de fait de ces dirigeants des marges de l'Islam, nous soulignerons le fort tropisme de ces derniers vers l'ouest, quitte à ce que leurs prétentions territoriales les dressent contre le calife abbasside.

15. Tor, 2007.

16. Paul, 1994 ; Tor, 2005 ; La Vaissière, 2007, chap. 7 ; Treadwell, 2012.

17. Haug (2021, p. 192-200) évoque en particulier « la fin de la frontière orientale » à la fin du X^e siècle.

2. Les émirs, remparts du Dār al-Islām contre les infidèles

De manière assez classique, au moins dès le iv^e/x^e siècle, les sources médiévales attribuent aux émirs des marges iraniennes et centre-asiatiques un discours invoquant leur implication dans le jihad pour mieux justifier leur indépendance de fait¹⁸. Cette attribution intègre donc les émirs orientaux dans le schéma forgé à la cour des Abbassides plus d'un siècle auparavant¹⁹. La thématique du jihad est appliquée à certaines de leurs actions militaires, dans un monde présenté comme dichotomique.

2.1. Faire la guerre dans un monde dichotomique

Ce n'est pas le lieu, ici, de revenir une énième fois sur la formalisation religieuse et politique de la représentation du monde, telle qu'elle a été pensée dans l'entourage de Hārūn al-Rašīd (r. 170-193/786-809)²⁰. Notons simplement que les savants et lettrés des iii^e-iv^e/ix^e-x^e siècles inscrivent le Khorassan et la Transoxiane dans ce schéma du Dār al-Islām faisant face au Dār al-kufr (territoire dominé politiquement par des infidèles), ce dernier étant considéré comme un Dār al-ḥarb (domaine de la guerre, destiné à la guerre).

Dans ce contexte oriental préseldjoukide, ce sont les Turks qui doivent être la cible du jihad. Cette représentation trouve un écho dans certains recueils de hadiths fort diffusés en Orient, tel le *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḥārī (m. 256/870) qui, juste après son passage sur la lutte contre les Byzantins et les juifs, évoque la lutte contre les Turks (*qitāl al-turk*)²¹.

Les textes des géographes classiques arabes, dont les auteurs et les écrits circulent aussi bien à la cour abbasside que dans les terres islamiques de l'Est dont ils sont parfois originaires²², relaient eux aussi cette représentation dichotomique du monde, dans laquelle, en Orient, la figure de l'ennemi est incarnée par les Turks²³. Ainsi le géographe Ibn Ḥawqal, qui écrit vers 377/988, présente la Transoxiane comme terre de jihad et reprend toute la terminologie liée à ce champ. De fait, cet auteur se rend dans la région à l'époque de l'émir samanide Maṣṣūr b. Nūḥ (r. 350-365/961-976) et consacre un long passage au rôle de la Transoxiane comme marche du

18. Cette indépendance de fait est perceptible dans les sources arabes et persanes à travers l'exercice des pouvoirs régaliens (gestion de l'armée et de l'initiative de la guerre, des impôts, de la frappe monétaire) par ces dirigeants des marges iraniennes et centre-asiatiques. En revanche, ils ne sont pas désignés par une titulature spécifique : ils portent les titres d'émir puis également, à partir des Ghaznévides, de sultan.

19. Bonner, 2004, chap. I, 6, 8.

20. Lancioni, Calasso (éd.), 2017.

21. Al-Buḥārī, *Ṣaḥīḥ* IV, p. 109-111.

22. Al-Balḥī, inspirateur entre autres d'al-Iṣṭaḥrī et d'Ibn Ḥawqal, est l'un des protégés du ministre al-Jayhānī, lui-même au service de l'émir samanide Ismā'īl b. Aḥmad.

23. Cela ne retire rien à la grande ambiguïté de l'image des Turks en Islam dès cette époque, entre fascination pour leurs aptitudes guerrières et leur beauté d'une part, crainte de leurs expéditions prédatrices d'autre part : Caiozzo, Rhoné-Quer, 2018.

monde islamique face aux peuples turciques²⁴, passage d'ailleurs largement inspiré du texte qu'al-Iṣṭaḥrī (première moitié du IV^e/X^e s.) a écrit quelques décennies auparavant²⁵ :

Et quant au courage et à la puissance [des habitants de la Transoxiane], au sein des pays de l'Islam, il n'y a pas de région qui prenne une plus grande part au jihad²⁶. La raison en est que toutes les frontières (*ḥudūd*) de la Transoxiane sont très proches des territoires de la guerre (*dār al-ḥarb*). La ligne du Khwarezm à Isbijāb constitue une marche contre les Turks ghuzz (*taḡr al-turk al-ḡuzziyya*) ; d'Isbijab aux régions les plus lointaines du Ferghana, elle constitue une marche contre les Kharlukhs (*taḡr al-ḥarluḡiyya*) ; puis les frontières (*ḥudūd*) de la Transoxiane côtoient (*taṭuḡ*) les régions de Shiqiniyya et de l'Inde, c'est-à-dire le pays des Turks qui habitent au-delà du Khuttal et du Ferghana. Les musulmans contiennent (*yaqḡharūnahum*) ces Turks et les peuplades qui les avoisinent, et il est bien connu que pour les musulmans il n'y a pas de zone de guerre où l'ennemi soit aussi vaillant (*aṣadd ṣawqat[an]*) que les Turks. C'est une marche musulmane contre les Turks (*taḡr li-l-muslimīn fī wajḡ al-turk*), auxquels on prétend interdire l'accès en territoire islamique (Dār al-Islām) et toute envie de l'attaquer. Toute[s les terres de] la Transoxiane sont donc des marches sujettes aux attaques des Turks (*jami' mā warā' al-nahr tuḡūr taḡzūhā al-turk*) [...] ²⁷.

L'investissement dans le jihad semble être le fait de tous les habitants, désignés comme on le voit par des termes extrêmement génériques, à coloration religieuse ici (*al-muslimūn*, « les musulmans »). Notons par ailleurs qu'Ibn Ḥawqal rattache la dynastie samanide elle-même à l'effort de défense territoriale. En effet, il écrit quelques paragraphes plus loin :

Les princes de ce territoire et du reste du Khorassan appartiennent à la famille de Sāmān, descendants de Bahrām Čübīn, qui s'était rendu fameux parmi les Perses par son énergie et sa force. Dans tout le Mašriq, il n'y a pas de principauté mieux défendue, mieux équipée, avec les garnisons les plus nombreuses, la mieux organisée, qui distribue les traitements les plus substantiels et les soldes les plus élevées [...] ²⁸.

De fait, la généalogie revendiquée par les Samanides, qui établit une filiation entre eux et Bahrām Čübīn, est fort répandue au IV^e/X^e siècle, époque à laquelle circulent des traditions orales mais aussi des textes intitulés *Bahrām Čübīn-nāma*²⁹, tandis que les chronographes tels Ṭabarī (224-310/839-923) ou Bal'amī (m. 363/974), vizir d'un souverain samanide, insistent sur

24. Comme indiqué en début d'article, le terme « turcique » est employé comme synonyme de « Turk » au sens de peuples turks d'Asie centrale.

25. Al-Iṣṭaḥrī, *Kitāb masālik al-mamālik*, p. 290-291.

26. La traduction de Kramers et Wiet (1964) donne, p. 449 : « Dans les domaines de l'énergie et du courage, il suffit de rappeler qu'au sein de l'Islam, il n'y a pas de région plus utile à la guerre sainte. »

27. Ibn Ḥawqal, *Kitāb ṣūrat al-'arḡ*, éd. p. 467 ; trad. (largement modifiée) II, p. 449-450.

28. Ibn Ḥawqal, *Kitāb ṣūrat al-'arḡ*, éd. p. 468 ; trad. (modifiée) II, p. 451.

29. Daniel, 2012, p. III.

les hauts faits militaires dus à ce général et usurpateur d'époque sassanide³⁰. Des auteurs tels qu'al-Iṣṭaḥrī (m. ca. 346/957) attribuent à Bahrām Čübī des exploits militaires face aux Turks³¹.

Dans quelle mesure cette représentation d'une spatialisation frontalière, militaire, est-elle appropriée par les émirs de la région au III^e-IV^e/IX^e-X^e siècle ? À l'inverse, quelle influence les émirs ont-ils sur la production écrite des géographes ? Rappelons que la tradition géographique dont font partie al-Iṣṭaḥrī puis Ibn Ḥawqal est l'héritière d'al-Balḥī, qui fut un sujet de l'émir samanide Ismā'īl b. Aḥmad (r. 278-294/892-907) et un protégé de son ministre al-Jayhānī, dont on sait l'intérêt pour les régions du Dār al-Islām et au-delà³².

La question de l'appropriation de cette représentation spatiale se pose en particulier à propos de l'affrontement entre Samanides et Saffarides – bien connu, y compris pour les divergences des récits à son sujet³³ – évoqué en introduction. L'émir saffaride 'Amr b. al-Layṭ souhaite franchir l'Amou Darya pour s'emparer de la Transoxiane³⁴ : pour justifier cette transgression territoriale, il invoque la fonction de gouverneur de Transoxiane que lui aurait confiée le calife abbasside, peut-être en remerciement de sa fidélité, dans la mesure où il venait d'envoyer au calife la tête du rebelle Rāfi' b. Harṭama³⁵. Le lettré et officier de chancellerie égyptien Ibn Zāfir al-Azdī (m. 613/1216) – qui se fonde *a priori* sur le témoignage d'un contemporain des événements³⁶ –, faisant écho à des récits antérieurs, écrit :

Lorsque 'Amr al-Ṣaffār eut établi son contrôle sur le Khorassan, il se sentit obligé de contester l'autorité [du Samanide] Ismā'īl sur la Transoxiane. Il écrivit à l'Imām al-Mu'taḍid pour lui

30. Al-Ṭabarī, *Ta'riḥ*, trad. V, notamment p. 301-303 ; al-Bal'amī, *Ta'riḥ-i Bal'amī*, éd. p. 748-757 ; Ibn Zāfir al-Azdī, *Aḥbār*, éd. p. 136 ; trad. p. 152 ; Meisami, 1999, p. 33-35, 39, 69, 174-175. Cette tradition est présente dans des textes postérieurs, par exemple Mustawfi Qazwīnī (XIII^e-XIV^e s.), *Ta'riḥ-i guzīda*, éd. et trad. I, p. 20-21, § 23.

31. Al-Iṣṭaḥrī, *Kitāb masālik al-mamālik*, p. 143. Voir aussi par exemple al-Ya'qūbī, *Ta'riḥ al-Ya'qūbī*, éd. I, p. 166-171, ainsi que les références dans Hoyland, 2018, p. 11, 15-16, 118-126.

32. Voir l'introduction de Minorsky dans al-Marwāzī, *Ṣaraf al-Zamān*, p. 6-8.

33. Sur les divergences des sources à propos de l'issue du combat entre 'Amr b. al-Layṭ et Ismā'īl b. Aḥmad, voir Barthold, 1968, p. 224-225 ; Voir aussi Treadwell, 2005, p. 152, n. 17 ; al-Naršaḥī, *Ta'riḥ-i Buḥārā*, éd. p. 120-121 sqq. Sur la mort de 'Amr et la volonté ambivalente du calife al-Mu'taḍid puis de son successeur al-Muktafi sur ce point, voir par exemple al-Ṭabarī, *Ta'riḥ*, trad. XXXVIII, p. 103-104.

34. Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 311-319, 323. *Ta'riḥ-i Sīstān*, éd. p. 255 ; trad. p. 201-202 ; Treadwell, 2005, p. 152, n. 16.

35. « Cette année-là, [au mois de] rabī' I, 'Amr b. Layṭ al-Ṣaffār fut fait prisonnier. La raison de cela était que 'Amr avait envoyé un message [au calife] al-Mu'taḍid avec la tête de Rāfi' b. Harṭama et lui avait demandé de lui confier la Transoxiane, et [le calife] lui avait envoyé la robe d'honneur et avec cela l'étendard ; 'Amr était alors à Nichapour et il envoya Muḥammad b. Bašīr pour affronter Ismā'īl b. Aḥmad al-Sāmānī, le maître (*ṣāhib*) de Transoxiane [...] ». Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 232. Sur le siège de Harṭama par 'Amr à Nichapour en 283/896, puis la fuite du rebelle et l'envoi de sa tête au calife, qui la fait exhiber à Bagdad, voir al-Ṭabarī, *Ta'riḥ*, trad. XXXVIII, p. 29, 39-41.

36. Voir les commentaires dans Treadwell (2000, p. 413-415), en particulier par rapport à la tradition issue du *Kitāb wulāt Ḥurāsān* de Sallāmi.

demander de le nommer gouverneur. Le calife accepta la requête de ‘Amr mais il écrivit en secret à Ismā‘īl, lui donnant l’ordre de résister à ‘Amr et de renforcer sa décision de s’opposer à lui³⁷.

L’auteur anonyme de l’histoire locale intitulée *Ta’rīḥ-i Sīstān* remarque qu’Ismā‘īl b. Aḥmad, face à cette entreprise, s’efforce de dissuader son adversaire de franchir le fleuve³⁸. En effet, lorsque Ismā‘īl apprend les intentions de son puissant voisin, il lui écrit à deux reprises afin de le raisonner : « Tu es le maître d’un grand domaine, tandis que je ne contrôle que la Transoxiane, qui constitue la zone frontalière orientale (*taḡr al-šarq*). Contente-toi de ce que tu as, et laisse-moi protéger cette zone frontalière (*taḡr*) pour toi. ³⁹ »

Ibn Zāfir al-Azdī – dont le texte est très proche de celui de l’historien mossouliote Ibn al-Aṭīr (555-630/1160-1233) sur ce motif de la légitimation par la défense d’une marche ou zone frontalière⁴⁰ – dépeint donc Ismā‘īl comme un émir soucieux d’incarner le souverain protecteur des musulmans, gardien des marches orientales et digne représentant du calife en Orient. Toutefois, derrière l’apparente humilité d’Ismā‘īl b. Aḥmad transparait la revendication d’un pouvoir incontesté sur la Transoxiane, présentée comme le rempart protégeant le Dār al-Islām. En franchissant l’Amou Darya, ‘Amr commet un acte d’agression qui invalide les propositions de résolution pacifique du conflit opposant les deux émirs : dès lors, la campagne d’Ismā‘īl au sud de l’Amou Darya – qui aboutit à la conquête d’un Khorassan très large, puisqu’il inclut le Jurjān mais aussi le Tabaristan⁴¹ – est légitimée, tandis que l’imprudence et le manque de sagesse de ‘Amr, en revanche, invalident sa capacité à gouverner.

Afin d’échapper à l’accusation de *fitna*, les deux émirs rivaux s’appuient certes chacun sur l’invocation d’une délégation du pouvoir par le calife. Toutefois, la dimension frontalière est elle aussi centrale dans le discours. Le sous-entendu est assez évident : la légitimité politique se fonde sur la capacité de l’émir à défendre le territoire islamique face à l’ennemi, implicitement défini par son altérité, celle des Turks évoqués dans les textes des géographes mais aussi dans les traditions apocalyptiques à travers la figure de Gog et Magog, et sur laquelle ce n’est pas le lieu de revenir ici⁴². D’autre part, la légitimation de la campagne d’Ismā‘īl au Khorassan repose sur les mérites personnels du Samanide aussi bien que sur ceux de ses sujets. Lorsque dès 285/898 ‘Amr lance une offensive vers la Transoxiane et en confie la direction à un général nommé Muḥammad b. Bišr, les assaillants se heurtent à une solide résistance :

37. Ibn Zāfir al-Azdī, *Aḥbār* : Treadwell, 2005, p. 136 ; trad. p. 152. « Le khalife enjoignit à Isma‘īl Sāmānī de faire la guerre à ‘Amr (*bifurmūd tā bā-ū jang kunad*) » : Mustawfī Qazwīnī, *Ta’rīḥ-i guzīda*, éd. et trad. I, p. 10-11, § 15 ; voir aussi p. 24-25, § 28.

38. *Ta’rīḥ-i Sīstān*, éd. p. 254 ; trad. p. 201. Voir le passage très semblable dans *Ta’rīḥ-i Sīstān*, éd. p. 254-255 ; trad. p. 202.

39. Ibn Zāfir al-Azdī, *Aḥbār* : Treadwell, 2005, éd. p. 136-137 ; trad. p. 152.

40. « Ismā‘īl lui envoya ce message : “Tu t’es emparé d’un vaste monde (*qad walayta dunyā ‘arīḍa*), mais en ce qui concerne ce qui est entre mes mains, à savoir la Transoxiane, c’est une zone frontalière (*taḡr*) ; contente-toi de ce qui est entre tes mains, et laisse-moi dans ce *taḡr*.” ». Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 232.

41. Ibn Zāfir al-Azdī, *Aḥbār* : Treadwell, 2005, éd. p. 137 ; trad. p. 153.

42. Van Donzel, Schmidt (dir.), 2009. Caiozzo, Rhoné-Quer, 2018.

Lorsque ‘Amr apprit [la retraite d’une première armée qu’il avait envoyée combattre Ismā‘īl], il leur envoya en renfort Muḥammad b. Bišr avec une importante armée parce qu’il fallait combattre Ismā‘īl b. Aḥmad. Ils joignirent donc leurs forces et partirent attaquer Ismā‘īl. Mais Ismā‘īl était un combattant *ghāzī* (*mardī ḡāzī būd*), et toute son armée était aussi composée d’hommes valeureux (*mardumānī būdand*), parce que nuit et jour ils disaient des prières et lisaient le Coran. Ismā‘īl partit lui aussi à l’attaque. Un combat très rude eut lieu. Muḥammad b. Bišr fut tué et ‘Alī b. Šarwīn ainsi qu’une large partie de l’armée furent faits prisonniers. Cela eut lieu à la fin du mois de šawwāl de l’an 285h[/898]⁴³.

Là encore, la piété est un élément central de la supériorité militaire et de la légitimité politique.

Comment ces motifs narratifs – défense de zones frontalières et mise en avant de la piété – sont-ils adoptés, voire transposés par les auteurs d’époque médiévale à propos des dirigeants de la période suivante, à savoir les Ghaznévides ? Comment les premiers membres de cette dynastie, fondée par des *ḡulām*-s turks, parviennent-ils à affirmer leur légitimité et leur capacité à succéder à leurs maîtres, eux-mêmes auréolés des mérites du jihad ? Si la réalité des représentations et de l’inimitié envers les Turks – atemporelle dans le discours mais très conjoncturelle et changeante dans les faits – est attestée dans plusieurs sources médiévales à propos des III^e-IV^e/IX^e-X^e siècles, en revanche l’accélération de l’islamisation des populations steppiques au IV^e/X^e siècle change la donne dès l’époque où les Ghaznévides prennent eux-mêmes le pouvoir émiral, dans les années 360-380/970-990⁴⁴. D’autre part, la domination de la Transoxiane par un autre pouvoir turk, fondé par des hommes libres et eux-mêmes islamisés, les Qarakhanides, prive les Ghaznévides de ce paradigme frontalier du face à face avec les populations hostiles de la steppe⁴⁵. L’Inde fournit alors un exutoire idéal pour la mise en scène de la légitimité de ces émirs d’origine servile (*ḡulām*-s) devenus sultans à Ghazna et pratiquant le jihad face aux hindous du sous-continent : nous y reviendrons. Mais au-delà de la rhétorique, quelles sont les campagnes militaires avérées qui relèvent véritablement du jihad, que ce soit dans la mise en récit d’époque médiévale ou dans la conception qu’en ont les historiens modernes actuellement ?

2.2. *Le jihad en zone frontalière : quelques exemples d’un engagement militaire avéré*

Comparer des pratiques ayant eu lieu dans des contextes historiques et géographiques différents comporte bien sûr des limites épistémologiques. Au-delà des évolutions historiques évoquées dans les lignes précédentes, soulignons le poids des spécificités du corpus de sources textuelles qui nous sont parvenues : en comparaison avec les combats d’époque samanide et à la différence du contenu des sources conservées sur le sujet, les campagnes des Ghaznévides sont mieux documentées grâce à des textes comme les chroniques universelles contemporaines de

43. *Ta’rīḥ-i Sīstān*, éd. p. 254 ; trad. (modifiée) p. 201-202.

44. Tor, 2009.

45. Golden, 1992, p. 214-215 sqq.

cette dynastie (Gardīzī, lui-même dignitaire au service des Ghaznévides au v^e/xi^e siècle⁴⁶) ou surtout les histoires dynastiques (Bayhaqī [m. 469/1077], membre de la chancellerie, et ‘Utbī [iv^e-v^e/x^e-xi^e siècles], membre d’une puissante famille du sultanat⁴⁷), qui se font le relais en particulier de l’œuvre de propagande de la chancellerie – via les *fath-nāma*-s (lettres de victoire) –, mais aussi grâce aux textes poétiques qui ont été patronnés par les sultans eux-mêmes et conservés depuis lors, ce dont témoigne l’intéressante étude de G. Tetley parue en 2009⁴⁸. Par ailleurs, des sources tardives illustrent ce déséquilibre qualitatif et quantitatif du corpus à propos des diverses dynasties, ce dont témoigne par exemple l’ouvrage de Ḥamd Allāh Mustawfī Qazwīnī (880-750/1281-1349) : si dans son texte rien n’est dit d’un quelconque investissement samanide contre les Turks des frontières du Dār al-Islām, du moins d’éventuelles opérations de jihad dans les régions steppiques – puisqu’en revanche il est fait allusion aux affrontements avec les Qarakhanides, islamisés, à la fin du iv^e/x^e siècle –, dès la première page consacrée aux Ghaznévides l’auteur mentionne l’investissement de ces derniers face aux hindous⁴⁹. Il ne s’agit donc pas ici d’adopter une approche de comparaison diachronique, mais plutôt de relever les attestations précises d’engagements militaires tangibles et de les confronter à la mise en discours sur le jihad, à propos respectivement des Samanides et des premiers Ghaznévides.

À l’époque samanide, et bien que censées avoir été nombreuses et régulières si l’on en croit les affirmations générales des géographes faisant de la Transoxiane une terre de jihad comme nous l’avons vu plus haut, les campagnes relevant du jihad et laissant des traces concrètes dans les sources textuelles (par la mention de date, lieu, noms des protagonistes, etc.) sont très peu nombreuses, voire inexistantes dans certains ouvrages chronographiques⁵⁰. La plus connue est celle qui dresse Ismā‘īl b. Aḥmad contre le khaqan turk en 280/893 dans la région de Ṭarāz, en particulier grâce à son caractère exceptionnel du fait de l’identité de l’adversaire vaincu ainsi que de l’ampleur du butin et du nombre de prisonniers. Les récits sont toutefois relativement succincts, voire très lapidaires, y compris dans les textes écrits pourtant au plus près de la région d’exercice des Samanides. Naršahī (ca. 286-348/899-959), dans son histoire locale portant sur Boukhara, écrit ainsi :

Lorsque le calife al-Mu‘taḍid bi-llāh apprit la mort de l’émir [samanide] Naṣr [b. Aḥmad], il donna à Ismā‘īl b. Aḥmad un diplôme d’investiture (*manšūr*) sur la Transoxiane, au mois de muḥarram

46. Comparer par exemple les données très succinctes sur Ismā‘īl b. Aḥmad avec le long chapitre sur les Ghaznévides, qui fait état de multiples expéditions en Inde. Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 323-325 pour Ismā‘īl.

47. Anooshahr, 2005.

48. Tetley, 2009 ; voir aussi Anooshahr, 2009.

49. La première campagne ghaznévide mentionnée dans cette source est celle de Sebükteġin contre Djaybal b. Haytal en 367/977-978, qui se traduit par la mise en place d’un système tributaire. Mustawfī Qazwīnī, *Ta’rīḥ-i guzīda*, éd. et trad. I, p. 66-67, § 99 ; sur les affrontements entre Samanides et Qarakhanides, voir notamment p. 54-63 du même ouvrage.

50. Ainsi, les seuls affrontements militaires mentionnés à propos des Samanides par Mustawfī Qazwīnī sont ceux qui les dressent contre des coreligionnaires musulmans, présents principalement au Khorassan, Sistan, Jurjān, etc. Mustawfī Qazwīnī, *Ta’rīḥ-i guzīda*, éd. et trad. I, chap. 2.

de l'an 280, et [Ismā'īl] à cette même date partit faire la guerre (*ḥarb*) à Ṭarāz, où il vit beaucoup de souffrance (*ranj*). Finalement l'émir de Ṭarāz [= le khaqan turk] sortit; [Ismā'īl] apporta l'islam avec de nombreux *dihqān*-s et Ṭarāz fut conquise. On transforma une grande église en mosquée *jāmi'*. On prononça la *khutba* au nom du calife al-Mu'taḍid bi-llāh. Amīr Ismā'īl vint à Boukhara avec beaucoup de butin; il exerça le pouvoir (*pādšāhi*) pendant sept ans, fut le gouverneur de la Transoxiane, jusqu'au moment où 'Amr b. Layṭ devint puissant. Il s'empara d'une partie du Khorassan et se mit à faire des expéditions (*rūy bi-ḡazw nihād*). [Suit le récit de l'affrontement entre Samanide et Saffaride de part et d'autre de l'Amou Darya.]⁵¹.

Cette histoire locale, dédiée à l'émir samanide Nūḥ b. Naṣr lors de son accession au trône, en 331/943, et rédigée probablement grâce à un accès privilégié à la documentation orale et textuelle de la cour émirale, demeure très synthétique. Paradoxalement, c'est dans des ouvrages extérieurs à la région, dont la chronique de Ṭabarī – rédigée pour le califat abbasside au début du iv^e/x^e siècle – ou la somme d'Ibn al-Aṭīr – produite dans un contexte spatio-temporel bien plus éloigné, celui du Proche-Orient du vi^e-vii^e/xii^e – début xiii^e siècle – que sont données quelques informations complémentaires, sur lesquelles nous reviendrons plus bas. Plus généralement, il reste surprenant que les exploits militaires supposés d'Ismā'īl b. Aḥmad face aux Turks n'aient pas alimenté davantage les sources narratives en données factuelles précises : la seule autre période mise en avant à son sujet est 293/905-906, lorsqu'après avoir essuyé une offensive turke (291/904)⁵², il lance une contre-attaque contre des populations des steppes. Ibn al-Aṭīr affirme ainsi : « Cette année-là, Ismā'īl b. Aḥmad al-Sāmānī, le roi (*malik*) de la Transoxiane, conquiert des terres (*mawāḍi'*) dans le pays des Turks (*bilād al-turk*).⁵³ »

Quant à l'investissement des Ghaznévides dans des opérations de jihad en Inde, il a déjà fait l'objet d'études factuelles, bien que peu nombreuses en regard de leurs conséquences historiques sur la très longue durée, et sur lesquelles nous ne reviendrons pas en détail, à commencer par l'ouvrage de Muḥammad Nāẓim ou d'autres travaux plus récents⁵⁴. Divers aspects de ces campagnes gagneraient à être réexaminés, mais nous nous contenterons ici de rappeler que les expéditions militaires ghaznévides trouvent un précédent dans les actions d'Alptegīn⁵⁵, *ḡulām* devenu général au service des Samanides avant de s'émanciper de ses maîtres et de s'établir à Ghazna, où un autre de ses *ḡulām*-s, Sebükteḡīn (r. 366-387/977-998), fonde la dynastie qui tire son nom de la ville. Le nombre de campagnes lancées par les premiers Ghaznévides en Inde s'éleva à plusieurs dizaines, en particulier à l'époque de Maḥmūd⁵⁶ (r. 388-421/998-1030), tandis que sous le règne de Mas'ūd (r. 421-431/1030-1040) cet investissement militaire diminua, en particulier du fait de la moindre durée de son pouvoir et de l'accroissement des pressions

51. Al-Naršahī, *Ta'riḥ-i Buḥārā*, éd. p. 118-119.

52. Al-Ṭabarī, *Ta'riḥ*, trad. XXXVIII, p. 146-147; Bosworth, « Ismā'īl b. Aḥmad », *EI*², 1978, p. 188-189.

53. Ibn al-Aṭīr, *Al-Kāmil* VII, p. 254.

54. Nāẓim, 1971, chap. 8; Tetley, 2009; Anooshahr, 2009; 2018.

55. « Il fit des incursions chez les Hèndous (*wa-bā hindawān ḡazā kardī*) ». Mustawfī Qazwīnī, *Ta'riḥ-i guzīda*, éd. et trad. I, p. 66-67, § 98. Pour des références bibliographiques récentes sur Alptegīn, voir Paul, 2018.

56. Mustawfī Qazwīnī, *Ta'riḥ-i guzīda*, éd. et trad. I, p. 74-75, 76-79, § 112, 117, 119; Inaba, 2013.

turkmènes. Dans les premières décennies du ^v^e/^xⁱ^e siècle, un autre champ est ouvert au jihad des Ghaznévides : l'enclave montagneuse du Ghūr – en Afghanistan actuel – a résisté jusqu'alors à l'islamisation⁵⁷. Là, ce sont Maḥmūd et Mas'ūd qui entreprennent des expéditions pour soumettre les populations locales qui, depuis leurs forteresses imprenables, organisaient des razzias contre les caravanes empruntant les axes commerciaux des environs⁵⁸.

Il est donc évident que les dirigeants samanides et ghaznévides ont parfaitement assimilé les éléments du discours forgé à la cour abbasside sur le jihad, et que les auteurs de l'époque – qu'ils écrivent à leur cour ou non – intègrent une large part de leurs activités militaires dans ce cadre rhétorique. La participation au jihad et à la protection des frontières du monde islamique justifie, dans le cas de l'affrontement entre Samanides et Saffarides, des campagnes relevant véritablement de la dissension interne à l'empire. Perçoit-on une évolution dans la pratique, d'une dynastie à l'autre ? Si l'on analyse les données factuelles, tangibles et contextualisées précisément, il semble que les Ghaznévides aient fait montre d'un investissement dans le jihad bien plus significatif que les Samanides : cette supériorité ressort en particulier par l'ampleur quantitative de leurs campagnes et par la multiplicité des ennemis visés, rapportées à la période prise en compte – un règne de deux siècles pour les Samanides, et d'environ soixante-dix ans si l'on n'analyse, comme c'est le cas ici, que la période préseldjoukide et khorassanienne⁵⁹ de la dynastie ghaznévide (des années 360 à 430/970 à 1040). Toutefois, ce constat doit être regardé avec prudence, notamment du fait du déséquilibre du corpus de sources disponibles au sujet de chacune des deux dynasties, les textes du ^xⁱ^e siècle, contemporains des Ghaznévides, étant bien plus prolixes sur les récits de guerre⁶⁰.

Il est bien évident, par ailleurs, que les ennemis extérieurs du monde islamique ne sont pas la seule cible des campagnes militaires menées par les Samanides et les Ghaznévides : comment comprendre les campagnes tournées vers l'intérieur du Dār al-Islām et leurs enjeux, qui prennent souvent le pas sur des expéditions contre les infidèles ? Sont-elles qualifiées d'actes relevant de la *fitna* ? Est-il possible d'identifier un point de bascule, un élément factuel ou rhétorique – cadre géographique des affrontements, déroulement de la violence guerrière, appartenance confessionnelle de l'ennemi, etc. – expliquant que l'on parle tantôt de jihad, tantôt de *fitna* ?

57. La question des campagnes ghaznévides dans le Ghūr est évoquée dans Bosworth (2008, p. 110-111), sans réels apports nouveaux par rapport aux mentions éparses figurant dans Bosworth, 1963 ; voir aussi du même auteur, « Ġūr », *EncIr*, 2012b, en ligne.

58. Mustawfī Qazwīnī, *Ta' rīḥ-i guzīda*, éd. et trad. I, p. 78-79, § 118. Sur le Ghūr et ses populations qualifiées de « maudites » (*malā'in*), voir Bayhaqī, *Ta' rīḥ-i Bayhaqī*, éd. I, p. 164-172.

59. Comme indiqué en introduction, les Ghaznévides, après leur défaite en 431/1040 face aux Seldjoukides, perdent le contrôle du Khorassan et se replient dans le nord-ouest de l'Inde.

60. Ce constat s'explique en partie par la nature des sources conservées : davantage de textes géographiques pour le ^{iv}^e/^x^e siècle, et de chroniques et histoires dynastiques ou locales pour le siècle suivant, dont plusieurs ('Utbi, Gardīzī, Bayhaqī) ont été écrites dans l'entourage des Ghaznévides eux-mêmes.

3. Émirs et sultans orientaux : entre tropisme occidental et *fitna*

L'analyse de la politique militaire menée par les dynasties émiraies des III^e-V^e/IX^e-XI^e siècles au Khorassan et en Transoxiane témoigne d'une grande ambivalence de leurs rapports aux Turks et aux populations orientales en général – ces dernières incluant non seulement les Turks mais aussi les Indiens. Malgré leur statut d'incarnation de l'ennemi infidèle, elles ne constituent pas, et de loin, la seule cible de l'investissement armé du pouvoir émiral. Nous n'insisterons pas ici sur les nombreuses raisons – économiques notamment – qui incitent à des formes de cohabitation avec l'infidèle, car le sujet est bien trop vaste. En revanche, un point commun transparait dans la politique menée aussi bien par les Saffarides et les Samanides que par les Ghaznévides, à savoir un fort tropisme occidental. Plutôt que de diriger leurs efforts vers l'extension exclusive du Dār al-Islām, ces émirs participent à des entreprises plus ou moins déclarées d'annexion des territoires de l'ouest iranien et des régions irakiennes, convoitant donc des espaces censés relever de la domination directe des califes abbassides – si tant est que cette domination existe, en particulier à l'époque de la tutelle bouyide (333-446/945-1055), tutelle sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie de cet article.

3.1. Les Samanides ou la volonté d'annexer le Khorassan saffaride

L'exemple samanide témoigne du caractère parfois très ténu de la frontière entre jihad et *fitna*. Revenons sur l'affrontement entre Ismā'īl b. Aḥmad et 'Amr b. al-Layṭ à la toute fin du III^e/IX^e siècle. L'émir samanide, souvent présenté comme le véritable fondateur de sa dynastie, bénéficie dans les sources médiévales d'une image globalement positive, associée à son investissement dans la défense du territoire et à sa participation au jihad⁶¹, même si les mentions précises et contextualisées de ses hauts faits militaires sont extrêmement rares. Le calendrier de ses campagnes militaires dans les années 270-280/890 témoigne de sa compréhension des enjeux géostratégiques à l'échelle du vaste espace incluant Khorassan et Transoxiane dans leur sens le plus large : en 280/893, année pendant laquelle, succédant à son frère, il reçoit l'investiture du calife abbasside sur la Transoxiane, Ismā'īl remporte une retentissante victoire contre les Qarluqs à Ṭarāz, comme nous l'avons évoqué précédemment. Il tue environ 10 000 adversaires, s'empare d'autant de prisonniers, parmi lesquels le khan/khaqan et sa femme, et distribue d'importantes sommes d'argent à ses propres combattants⁶². Voici ce qu'écrivit Ṭabarī, qui est contemporain des faits :

Cette année-là, on apprit à Bagdad qu'Ismā'īl b. Aḥmad avait mené une expédition dans les territoires des Turks et qu'il avait conquis leur capitale. Il s'était emparé de leur roi et de sa femme la *khātūn*

61. Sur l'image d'Ismā'īl, voir par exemple Bosworth, « Esmā'īl, b. Aḥmad b. Asad Sāmānī, Abū Ebrāhīm », *EncIr*, 2012, en ligne ; voir aussi *infra*.

62. Al-Ṭabarī, *Ta'riḥ*, trad. XXXVIII, p. 11 ; Treadwell, 1991, p. 91 ; Klāštornyj, 2001, p. 38-39 ; al-Mas'ūdī, *Kitāb Murūj al-dahab*, § 3284 ; Barthold, 1968, p. 224 ; Golden, 2002, p. 116, n. 44.

ainsi que d'environ 10 000 personnes, dont il avait tué un grand nombre. Le butin incluait un nombre incalculable de chevaux. Lors du partage du butin, chaque cavalier musulman reçut un millier de dirhams⁶³.

Le récit d'Ibn al-Aṭīr est quasiment identique⁶⁴. Il est fort probable que l'impressionnant butin obtenu dans ce contexte ait contribué à – voire été pensé pour – la prise en charge financière des hostilités qui dressent quelques années plus tard le Samanide contre son homologue saffaride ʿAmr b. Layṭ⁶⁵.

L'historien d'aujourd'hui ne peut que constater que, dans la longue durée, Ismāʿīl remporte le combat de la vertu et de la légitimité politique au sein du monde islamique, puisqu'il incarne l'acteur du jihad investi dans la défense de l'islam, et parvient à promouvoir ses succès militaires auprès de la cour abbasside. Toutefois, le fait que le calife ait officiellement accordé à ʿAmr son investiture sur la Transoxiane, et donc déposé *de facto* Ismāʿīl de son gouvernement, place la campagne militaire de ce dernier sous un jour différent, celui de la *fitna* par excellence, de la non-obéissance à l'autorité califale. Voici comment Ṭabarī rapporte ces événements : « Le 23 muḥarram 285 [/21 février 898], un document annonçant l'installation de ʿAmr b. al-Layṭ al-Ṣaffār comme gouverneur de Transoxiane et la destitution d'Ismāʿīl b. Aḥmad de cette position fut lu à un groupe de pèlerins khorassaniens dans le palais d'al-Muʿtaḍid.⁶⁶ » Bosworth affirme ainsi :

Ṣaffārid might in Persia was such that in 285/898 the caliph al-Muʿtaḍid was forced to issue a decree deposing Ismāʿīl and awarding an investiture diploma to ʿAmr for Transoxania and Balkh. ʿAmr marched northwards to take possession of his new territories, and summoned Ismāʿīl, the Abū Dāʿūdids of Ṭukhārīstān and the Farīkhūnids of Gūzḡān to allegiance. There was considerable fighting south of the Oxus between the Sāmānids and Ṣaffārids, until in 287/900 ʿAmr was defeated near Balkh and captured. Although Ismāʿīl was technically in rebellion against the ʿAbbāsids, the caliph was overjoyed at the removal of so dangerous a rival as ʿAmr⁶⁷.

La réflexion sur le rapport entre *fitna* et jihad requiert bien évidemment de replacer les événements dans leur contexte. L'on distinguera plus précisément deux contextes : celui des événements à proprement parler, dans les années 276/890, et celui de leur mise en écriture, à partir du début du x^e siècle – et parfois à des périodes bien plus tardives.

63. Al-Ṭabarī, *Taʾrīḥ*, trad. XXXVIII, p. 11.

64. « Cette année-là [280h], Ismāʿīl b. Aḥmad al-Sāmānī razzia le pays des Turcs, s'empara de la ville de leur roi, captura leur père [le khan] et sa femme la *khātūn* et environ dix mille personnes et tua parmi eux un grand nombre de créatures, prit en guise de butin un nombre inconnu de montures et distribua aux cavaliers mille dirhams issus du butin. » Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 216.

65. Pour une présentation plus détaillée de ces événements et des références bibliographiques, voir Rhoné, 2013, p. 475 *sq.*

66. Ṭabarī, *Taʾrīḥ*, trad. XXXVIII, p. 70.

67. Bosworth, « Ismāʿīl b. Aḥmad », *EI*², 1978, p. 188-189.

Commençons par les années 276/890. Visiblement, la victoire retentissante remportée quelques années auparavant (280/893) par Ismā‘il contre le khaqan turk et les marques de son investissement dans le jihad et dans l’islamisation de la région de Ṭarāz⁶⁸ comptent peu face à l’emprise politique de ‘Amr dans l’espace irano-irakien, voire face à la pression qu’il est en mesure d’exercer sur le calife, qui en février de l’année précédente (284/897) lui a déjà confié le gouvernorat de Rayy⁶⁹. De fait, ‘Amr se plie aux règles de la soumission au calife et lui envoie des témoignages tangibles, qui reflètent son influence à l’échelle de l’Orient abbasside :

Cette année-là, des cadeaux envoyés par ‘Amr b. al-Layṭ al-Ṣaffār atteignirent Bagdad depuis Nichapour. La somme qu’il avait envoyée s’élevait à quatre millions de dirhams. Il y avait vingt chevaux avec des selles ornementées et des brides incrustées d’argent, cent cinquante chevaux avec des étoffes de selles brodées, des vêtements, des parfums et des faucons. C’était le mardi 21 jumādā II 286 [mercredi 4 juillet 899]⁷⁰.

Dans la continuité de son frère et prédécesseur Ya‘qūb b. al-Layṭ⁷¹, l’ancrage de ‘Amr dans la région et son habitude d’envoyer des cadeaux à Bagdad sont déjà anciens à cette époque, puisqu’on en trouve des mentions chez Ibn al-Zubayr dès 275/888, date à laquelle sont offerts des dirhams, une centaine de chevaux, des *ḡulām*-s et « des cadeaux du Khorassan⁷² ». Dans un contexte (les années 276/890) où le calife abbasside est confronté à des difficultés diverses, en particulier face aux Qarmates, il lui est extrêmement difficile de lutter contre les prétentions de l’encombrant voisin saffaride.

En revanche, la mise en échec finale de ‘Amr, en 287/900, aurait constitué un soulagement pour le calife : « Lorsqu’on raconta à al-Mu‘taḍid l’histoire de ‘Amr et Ismā‘il, il fit l’éloge de Ismā‘il et critiqua ‘Amr.⁷³ » De fait, le temps de l’écriture de cette histoire, à partir du iv^e/x^e siècle – période qui est en outre postérieure au décès des deux principaux protagonistes –, est celui d’une légitimation de la *fitna* d’Ismā‘il sous l’influence du processus traditionnel de production

68. À tous ces enjeux en partie symboliques s’ajoute la question de l’accès au marché des esclaves turks, contrôlé alors par les dirigeants de la Transoxiane et dont l’objet est fort prisé au Proche et Moyen-Orient, notamment de la part du califat abbasside.

69. Ṭabarī, *Ta’rīḥ*, trad. XXXVIII, p. 64.

70. Al-Ṭabarī, *Ta’rīḥ*, trad. XXXVIII, p. 77.

71. Ibn al-Zubayr, *Kitāb al-daḥā’ir wa-l-tuḥaf*, éd. p. 39, § 47 ; sur les richesses de Ya‘qūb en général, voir aussi éd. p. 176, 184-185, 225, § 223, 238, 317.

72. Ibn al-Zubayr, *Kitāb al-daḥā’ir wa-l-tuḥaf*, éd. p. 37, § 45 ; voir aussi p. 39-45, § 48-51, 55, 57, 60, à propos d’envois datés de 279, 281, 282, 283 et 286 de l’hégire de la part de ‘Amr b. Layṭ, et dont certains sont exhibés aux yeux du peuple à Bagdad (§ 60). À titre de comparaison, sur les cadeaux offerts par Ismā‘il b. Aḥmad et mentionnés par Ibn al-Zubayr, voir p. 42, 59, § 54, 70 du même ouvrage. Soulignons enfin que le texte d’Ibn al-Zubayr, certes influencé par l’état de ses sources d’information, est probablement marqué aussi par ses sympathies chiites, probouyides puis profatimides : cela explique peut-être pourquoi il insiste autant sur les cadeaux offerts par le Saffaride, tandis que les informations sur les présents samanides sont très rares, et inexistantes ou presque à propos des premiers Ghaznévides. Faut-il voir dans ces lacunes une volonté d’occulter les mérites de dirigeants qui se sont faits les champions du sunnisme ?

73. Al-Ṭabarī, *Ta’rīḥ*, trad. XXXVIII, p. 84-85.

d'une histoire qui se révèle téléologique et qui abonde en faveur du vainqueur. Bosworth souligne le parti pris des sources médiévales, favorables à Ismā'īl b. Aḥmad : « *The historical and anecdotal sources unanimously praise him [= Ismā'īl b. Aḥmad] for his moderation and justice; influenced by his victory over the Ṣaffārids, they commend his faithfulness to the Caliphs and his Sunnī piety.* »⁷⁴ Il est fort probable que les enjeux matériels de la domination du Khorassan – l'accès aux esclaves et autres produits des steppes asiatiques et des « routes de la soie » au sens large – et de l'unification politique de cette région sous l'autorité d'Ismā'īl b. Aḥmad aient également pesé dans la faveur désormais reconquise par ce dernier auprès du calife, ce que suggère un passage – quelque peu incohérent en termes chronologiques – d'Ibn al-Zubayr : d'après ce dernier, en 298/910, l'émir samanide (décédé depuis trois ans) envoie au calife al-Muqtadir bi-llāh (r. 295-320/908-932) des présents considérables, parmi lesquels cent-vingt *ḡulām*-s entièrement équipés et armés⁷⁵.

Ajoutons quelques éléments pour souligner la distorsion mémorielle dont les sources médiévales se font le relais, témoignant ainsi des interférences entre les enjeux de légitimation politique d'une part – par le recours ou non à l'accusation de *fitna*, elle-même souvent implicite –, et d'autre part la mise en avant de l'implication de tel ou tel dirigeant dans le jihad et la reconnaissance de son caractère méritoire. Ainsi, si l'on dépasse l'échelle des individus et de leurs actions militaires, pour préférer celle des dynasties auxquelles ils appartiennent et sur lesquelles rejaillissent leurs mérites ou leurs méfaits, apparaissent un déséquilibre et une évidente différence de traitement entre les Saffarides et les Samanides. Certes, Ismā'īl aurait remporté deux grandes campagnes militaires contre les Turks infidèles (en 280/893 et vers 291-293/904-906) ; mais Ya'qūb b. al-Layṭ (r. 247-265/861-879), fondateur de la dynastie saffaride, rivale, se voit attribuer par certaines sources un investissement bien plus significatif dans le jihad, contre des ennemis divers. Le *Ta'riḥ-i Sīstān* affirme ainsi :

Al-Muwaffaq écrivit une lettre à Ya'qūb pour que ce dernier accepte de venir le rencontrer et [dans laquelle il disait :] « Nous te confierons le monde afin que tu en sois le protecteur (*jahānbān bāšī*), car le monde entier est passé sous ta domination. Tout ce que tu ordonneras, nous les obligerons à le faire. Tu sais que nous nous satisfaisons de la *khutba*, dans la mesure où nous sommes de la maisonnée (*bayt*) de Muṣṭafā [= le prophète de l'islam, Muḥammad]. Tu renforces sans cesse sa religion, et tu as mené de nombreuses expéditions dans la terre des infidèles (*wa-bi-dār al-kufr tu-rā ḡuzzāt-i bisyār būd-ast*). Tu es allé en Inde et à Ceylan par le lointain océan ; tu es entré dans l'empire de Chine (*čīn wa-māčīm*), tu as attaqué le Turkestan et Byzance (*Rūm*). Partout les infidèles du monde ont vu les effets de ton épée, et ta présence est devenue indispensable dans tout l'Islam. C'est pourquoi nous avons ordonné que dans les deux sanctuaires [La Mecque et Médine], on prononce la *khutba* en ton nom parce qu'il y a tant de mérites qui te reviennent en ce monde, et que tu as exercé le pouvoir avec justice et sagesse, de telle manière qu'on n'en avait pas connu de pareille depuis [les califes *rāšidūn*]

74. Bosworth, « Ismā'īl b. Aḥmad », *EP*, 1978, p. 188-189. Bosworth écrit aussi : « *Esmā'īl left a reputation for justice and piety and for serving the caliph and his interests faithfully, a reputation preserved in later historical and adab literature.* » Bosworth, « Esmā'īl, b. Aḥmad b. Asad Sāmānī, Abū Ebrāhīm », *EncIr*, 2012, en ligne.

75. Ibn al-Zubayr, *Kitāb al-ḡaḥā'ir wa-l-tuḡaf*, éd. p. 59, § 70.

Abū Bakr et ‘Umar. Désormais, moi et tous les musulmans, nous te soutiendrons afin que grâce à ta guidance quiconque revienne à une seule religion, qui est la religion de l’islam.»⁷⁶

Pourquoi cette tradition ne trouve-t-elle guère d’écho dans les autres sources médiévales, si ce n’est du fait des constructions mémorielles qui ont privilégié la dynastie victorieuse de l’affrontement entre Samanides et Saffarides ? Faut-il se contenter de l’argument selon lequel le *Ta’rīḥ-i Sīstān* revêt des aspects « patriotiques » et qu’il s’agit alors pour l’auteur de justifier le *laqab* que le frère du calife aurait accordé à Ya‘qūb b. al-Layt, à savoir « maître du monde » (*malik al-dunyā*)⁷⁷ ? Si nous ne prétendons pas trancher cette question ici, notons toutefois qu’Ibn al-Zubayr, dans son ouvrage sur les cadeaux diplomatiques, fait mention dans le trésor de Ya‘qūb d’un certain nombre de biens de luxe issus du Sind, d’Inde, de Chine et du Ferghana, autant de témoins de l’aire d’influence – économique ou diplomatique du moins – du Saffaride⁷⁸.

Sur le plus long terme, rappelons que les relations entre Samanides et Abbassides – et leur mise en récit – sont aussi influencées par le poids de la tutelle bouyide (333-446/945-1055) sur le califat et les enjeux de restauration du sunnisme : les Samanides sont vus à plusieurs reprises comme un allié des Abbassides face à cette dynastie émirale chiite dont ils sont les rivaux pour la domination, en particulier, des régions iraniennes, d’où une convergence d’intérêts entre Abbassides et Samanides. Le positionnement des Saffarides vis-à-vis de l’orthodoxie sunnite est plus ambivalent dans les sources qui nous sont parvenues : tout comme le récit de l’affrontement entre ‘Amr et Ismā‘il, les textes sur les relations saffarides avec les kharijites alimentent la confusion, entre accusation de connivence avec ces derniers ou investissement dans leur répression⁷⁹.

Faut-il enfin, comme Vladimir Barthold, lire aussi les rapports entre jihad et *fitna* tels qu’ils sont décrits dans les textes des historiens médiévaux au prisme des origines sociales des protagonistes du conflit qui opposa ‘Amr et Ismā‘il ? Voici ce qu’il écrivait il y a plusieurs décennies :

The sympathy of the historians from whom we derive our information on the struggle between the Sāmānids and the Ṣaffārīds is unquestionably on the side of the first. The Sāmānids by their origin, in contrast to the military despots who rose from the ranks of the people, were the natural continuators of the work begun by the Ṭāhirīds, and the natural protectors of law and order, in the maintenance of which the higher classes of society were chiefly interested. From the expressions of Ṭabarī it is evident that « the wealthy and the dihqāns », whatever may have been their relations with Ismā‘il, proved faithful

76. *Ta’rīḥ-i Sīstān*, éd. p. 231 ; trad. (modifiée) p. 183. L’auteur anonyme souligne toutefois qu’immédiatement après, malgré ce message, Ya‘qūb lance une campagne militaire contre les forces califales abbassides.

77. *Ta’rīḥ-i Sīstān*, éd. p. 231 ; trad. p. 183 ; Rhoné, 2017, chap. 12, p. 239, n. 14. Voir aussi Rhoné, 2015.

78. Ces produits de luxe passent aux mains des Abbassides lors de la défaite de Ya‘qūb face à al-Mu‘tamid et son frère al-Muwaffaq : Ibn al-Zubayr, *Kitāb al-daḥā’ir wa-l-tuḥāf*, éd. p. 176, § 223.

79. Bosworth, 1968 ; 1994 ; Tor, 2007 ; Rhoné, 2015.

*adherents to him in his struggle with 'Amr. The complex state organization introduced or restored by Ismā'il was in any case better adapted to the interests of the aristocracy than general equality under the power of the military despot, as under the Ṣaffārids*⁸⁰.

Si la piste de l'origine sociale constitue probablement un élément explicatif intéressant, il serait réducteur de lui accorder une importance excessive dans un contexte où l'ambivalence de la relation entre *fitna* et *jihad* est multifactorielle, d'autant que les Samanides n'ont pas nécessairement obtenu le soutien des élites régionales, comme le montrent par exemple les difficultés d'Ismā'il b. Aḥmad à s'imposer à Boukhara⁸¹.

Comparons désormais ce premier exemple des rapports des Samanides à la guerre avec celui des Ghaznévides, environ un siècle plus tard.

3.2. *Sous les Ghaznévides, la fin du « front turk » ?*

Dans la confusion qui règne au Khorassan à la fin du x^e siècle, les *ḡulām*-s turks parviennent à s'emparer des territoires des Samanides. Les Ghaznévides, musulmans sunnites, s'imprègnent d'une culture à la fois iranienne et islamique, dans laquelle le *jihad* occupe une place essentielle en matière de rhétorique de légitimation. Toutefois, dès la période d'accession au pouvoir de Sebükteḡin (r. 366-387/977-997) et surtout de son fils Maḥmūd (r. 388-431/998-1030), le contexte confessionnel de cette vaste région frontalière a changé, du fait de l'islamisation croissante des populations turkes voisines, tandis qu'une large partie des populations locales de Transoxiane sont islamisées depuis plusieurs décennies, voire siècles. Les Ghaznévides ne récupèrent de leurs anciens maîtres qu'une partie du territoire – le Khorassan –, tandis que la Transoxiane est rapidement accaparée par les Turks qaraghanides, par le biais de plusieurs campagnes successives qui ont lieu avant l'an mil⁸². Ces derniers, des hommes libres, islamisés, sont désormais à la tête des territoires les plus exposés, sur le flanc nord-oriental du Dār al-Islām, aux attaques des nomades venant des steppes, et s'arrogent eux aussi les mérites de l'investissement dans le *jihad*. Les Ghaznévides, séparés d'une large partie des steppes par les Qaraghanides, ne peuvent plus invoquer le motif de la défense de l'Islam contre les Turks infidèles pour justifier leur pouvoir, ni pour essayer de contester la domination de ce puissant voisin sur la Transoxiane⁸³.

Désormais, la frontière entre ces deux entités turkes et islamisées, les Ghaznévides et les Qaraghanides, passe le long de l'Amou Darya⁸⁴. Le fleuve frontalier devient le lieu de l'expression et de la mise en scène de nouvelles rivalités internes au califat abbasside, puisque les dirigeants de chacune de ces dynasties reconnaissent l'autorité de Bagdad et cherchent à

80. Barthold, 1968, p. 225-226.

81. Al-Naršaḡī, *Ta'riḡ-i Buḡārā*, éd. p. 112-113; trad. p. 82.

82. Les Qaraghanides s'emparent des vastes espaces compris entre l'Amou Darya et le bassin du Tarim. Biran, « Ilak-Khanids », *EncIr*, 2012, en ligne; Fourniau (éd.), 2001.

83. Il est très probable en outre que leur manquent pour cela les moyens logistiques, militaires, financiers, en particulier dans un contexte où nombre de ces moyens ghaznévides sont aussi mobilisés en Inde.

84. Rhoné-Quer, 2020.

s'en prévaloir face à leurs voisins⁸⁵. Gardīzī (v^e/XI^e siècle), contemporain de ces deux dynasties rivales, emploie explicitement le terme de *fitna* au début de son texte pour désigner leurs rapports conflictuels. Notons que le recours à ce mot passe par un procédé de contournement narratif : c'est dans la partie sur l'Iran mythique, au début de cet ouvrage chronographique, qu'il apparaît, et non dans les pages dédiées à l'histoire des deux dynasties ghaznévide et qaraghanide. Le terme de *fitna* est utilisé pour décrire les relations entre l'Īrān et le Tūrān du passé iranien mythique, préislamique : Gardīzī affirme que ces relations, hostiles depuis qu'Afrāsiyāb, roi mythique du Tūrān, a fait exécuter Siyāvūš, durent encore jusqu'à son époque :

Lorsque la nouvelle [de cette exécution] arriva en Īrān, le monde fut perturbé et les généraux de l'Īrān furent perturbés (*jahān bi-šūrīd wa-sarān-i īrān bi-šūrīdand*) ; entre l'Īrān et le Tūrān, l'intolérance et la dissension éclatèrent (*miyān-i īrān wa-tūrān ta'aššub wa-fitnah uftād*), à tel point qu'ils sont encore [dans cette situation]⁸⁶.

Bien loin de se cantonner à la sphère du mythe, le contenu du texte de Gardīzī trouve un écho significatif dans la rhétorique des Qaraghanides, ces derniers se revendiquant de la descendance d'Afrāsiyāb. De fait, dans un contexte où les dynasties ghaznévide et qaraghanide sont en rivalité pour le contrôle de tout l'Orient islamique⁸⁷, les affrontements et actes relevant de la *fitna* sont fréquents, en particulier sur les rives de l'Amou Darya, franchi à plusieurs reprises par les deux armées rivales (ex. 1006, 1008)⁸⁸. C'est encore Gardīzī qui entretient le flou quant au statut des Qaraghanides au sein du Dār al-Islām, lorsqu'il persiste à les désigner par le terme « Turks⁸⁹ » (*turkān*), les renvoyant ainsi au statut d'ennemis – et d'infidèles par essence – des peuples portant ce gentilé, et tendant par ce geste sémantique à occulter leur confession islamique.

Les dissensions internes au sein du pouvoir qaraghanide ajoutent à la complexité du paysage politique au début du v^e/XI^e siècle. La rencontre entre les dirigeants de chaque camp en šafar 416/avril 1025 à Samarcande et leur projet d'alliance matrimoniale apaise un temps la situation⁹⁰. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des relations entre les deux pouvoirs. Notons toutefois qu'en au moins une occasion, le motif du jihad leur permet de transcender leurs rivalités et de mettre en scène leur coopération militaire, en particulier sous le règne du Ghaznévide Maḥmūd b. Sebüktegīn. Ainsi, au début des années 400/1010 aurait eu lieu une campagne conjointe :

85. Niẓām al-Mulk, *Siyar al-mulūk*, éd. p. 201-202 ; trad. p. 234.

86. Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 47.

87. Niẓām al-Mulk, *Siyar al-mulūk*, éd. p. 201 sqq. ; trad. p. 234 sqq.

88. Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 388-390. Sur le rôle frontalier de l'Amou Darya, à la période antérieure, donc avant le XI^e siècle, voir Rhoné-Quer, 2021.

89. Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, notamment éd. p. 388-390. Nous ne reviendrons pas ici sur l'ambivalence de l'image des Turks : voir *supra*.

90. Sur cette rencontre entre Maḥmūd et Qadīr Khān, voir le commentaire de Minorsky dans al-Marwazī, *Šaraf al-Zamān*, p. 77. Sur les projets d'alliance matrimoniale entre ces deux dynasties turques, cette fois à l'époque de Mas'ūd, voir par exemple Bayhaqī, *Ta'rīḥ-i Bayhaqī*, éd. I, p. 257-259 ; trad. I, p. 308-309.

[Le Qarakhanide] Illek-khân mourut en 403 [23 juillet 1012 – 12 juillet 1013] et son frère Thogân-khân le remplaça comme *pâdchâh* du Mâ vèrà' un-nèhèr. Il eut des guerres avec les infidèles de la Chine. Solthân Mahmoûd, pour assurer le triomphe de la religion de l'islam, lui vint en aide et fut victorieux (*wa-dar miyân-i û wa-kuffâr-i ċîn muḥâribât raft, wa-sulţân Maḥmûd az jabat-i taqwiyat-i dîn-i islâm madad-i û kard wa-muzaffar şud*). Il demanda ensuite en mariage la fille d'Ilek-khân pour [son fils] Mès'oud. La célébration du mariage eut lieu en 408 [= 30 mai 1017 – 19 mai 1018]⁹¹.

Ibn al-Aṭîr donne une version différente de cet épisode, dans laquelle il insiste davantage sur un partage des territoires et des fronts militaires – aux Ghaznévides la lutte en Inde (*ġazw al-hind*), aux Qarakhanides le combat contre « les Turks » (*ġazw al-Turk*), ces deux adversaires respectifs étant qualifiés d'infidèles (*kuffâr*)⁹². Au-delà des différences notables que nous constatons entre des sources postérieures d'au moins un siècle et demi aux événements, il apparaît que si les terres orientales « chinoises » ou turkes offrent parfois l'opportunité pour de telles campagnes au service de l'islam, du point de vue ghaznévide, c'est l'Inde qui, dès la fin du x^e siècle, fait office de lieu de repli du jihad sultanien. Les victoires remportées face aux hindous et l'extension du Dâr al-Islâm dans le sous-continent constituent autant d'arguments en faveur des prétentions ghaznévides à la supériorité sur les Qarakhanides et à l'indépendance politique vis-à-vis du califat abbasside, tandis que des auteurs plus tardifs comme ceux pris en exemple ci-dessus prennent soin de souligner les qualités de dirigeant musulman, engagé au service de l'islam, du Qarakhanide⁹³. Ajoutons que la renommée des Ghaznévides en tant que puissance politico-militaire et incarnation de la défense de l'islam circule largement en Orient, ce dont témoignent par exemple les échanges diplomatiques qui ont lieu dans les années 410/1020 entre Maḥmûd et divers pouvoirs « chinois » tels les Qitây/Kitan et les Yughur⁹⁴.

Dans le même temps, les ambitions territoriales des Ghaznévides visent aussi l'ouest. Initialement, dans les années 360/970 et suivantes, c'est le prétexte de la lutte contre les acteurs de la *fitna*, et donc la défense des émirs samanides, qui a justifié l'affirmation croissante de ce pouvoir fondé par des *ġulâm-s* turks. 'Utbî, dans son ouvrage, accorde de nombreuses pages aux affrontements entre Ghaznévides et généraux rebelles y compris avant leur accession à l'indépendance de fait. Par la suite, après avoir supplanté les Samanides, les Ghaznévides lancent également de nombreuses campagnes militaires contre des rebelles du centre et de l'ouest de l'espace iranien. Leur rivalité avec les émirs bouyides, chiïtes, en particulier pour la domination de zones comme celle de Rayy, participe de ces affrontements récurrents.

Parmi les diverses régions convoitées par les Ghaznévides figure le Sistan : ayant hérité des territoires samanides au Khorassan, les Ghaznévides considèrent le Sistan comme faisant

91. Mustawfî Qazwîni, *Ta'riḥ-i ġuzîda*, éd. et trad. I, p. 80-81, § 123.

92. Ibn al-Aṭîr, *al-Kâmil* IX, p. 114.

93. Voir les quelques lignes d'éloge en faveur de l'Ilak-Khân chez Ibn al-Aṭîr, qui vante son investissement dans la religion, la justice, la protection des personnes et du savoir. Ibn al-Aṭîr, *al-Kâmil* IX, p. 114.

94. Al-Marwazî, *Şaraf al-Zamân*, éd. et trad. p. 19-21, et commentaire de Minorsky p. 76-77. Voir aussi les récents travaux – dont une partie est encore inédite – de Dilnoza Duturaeva sur la correspondance des Qarakhanides et Ghaznévides avec les Chinois, peut-être dès la fin du x^e siècle.

partie de leurs apanages, dans la continuité de la mise sous tutelle de la région par Ismā‘il b. Aḥmad à la suite de sa victoire sur ‘Amr b. al-Layṭ (vers 287/900). En 390/1000-1001, les Sistanis se révoltent contre le gouverneur installé par Maḥmūd b. Sebüktegīn. La révolte est réprimée dans le sang, le déferlement de violence contre des coreligionnaires musulmans, dont une bonne partie au moins sont sunnites, est justifiée par Jurbādaqānī – traducteur persan (VII^e/XIII^e siècle) du texte de ‘Utbī – par l’emploi de motifs narratifs assimilant les rebelles à des scorpions (*‘aqārib*) et des sauterelles/criquets (*janādib*)⁹⁵. La référence à la tradition prophétique est évidente, les scorpions et divers insectes étant dénoncés, dans le Coran ou dans divers hadiths, comme des êtres nuisibles et vicieux, dont la mise à mort est justifiée dans certains contextes⁹⁶. Par l’emploi de ce lexique, les rebelles sont assimilés à des infidèles et implicitement placés dans la même catégorie que ceux de l’Inde, très présents dans l’ouvrage de ‘Utbī. Maḥmūd étant présenté comme le défenseur du territoire iranien, légitimé par la pratique du jihad, les rebelles sistanis se voient privés de tout droit de se défendre face à la répression ghaznévide. Notons que Jurbādaqānī, dans sa reprise en persan du texte de ‘Utbī, justifie la mainmise du Ghaznévide Maḥmūd sur le Sistan par un épisode légèrement antérieur, à savoir la soumission du dirigeant local (Khalaf) au profit du sultan ghaznévide : cet auteur souligne que « les astres de la *fitna* chutèrent (*nujūm-i fitna sāqit šud*) », la province retrouvant alors « la sécurité et la paix (*amn-u amān*)⁹⁷ ».

En définitive, la disparition du « front turk » à l’époque des Ghaznévides incite ces derniers à trouver des échappatoires, tant dans la géographie de leurs campagnes militaires – avec une réorientation partielle vers l’Inde – que dans leur mise en récit : le maintien de l’ordre (au Sistan) ou la défense de l’orthodoxie (vers l’Iran occidental et l’Irak) justifient des actions guerrières parfois contestables – car les dressant contre d’autres musulmans, dont l’hétérodoxie est parfois douteuse – au sein du monde islamique. Certains auteurs maintiennent un certain flou sémantique pour justifier ces actions : c’est vrai par exemple de Gardīzī lorsqu’il accuse les Qarakhanides de *fitna*, ou des auteurs qui, à partir du x^e siècle, disqualifient les Saffarides, grands perdants de leur affrontement face aux Samanides pour la domination de tout l’Orient islamique. La requalification de campagnes militaires en autant d’actes de jihad ou de *fitna* est en partie le fruit d’une réécriture de l’histoire, d’une distorsion mémorielle – en faveur du commanditaire et/ou du vainqueur –, souvent téléologique. L’invocation du jihad permet-elle de légitimer systématiquement les opérations de lutte contre un ennemi musulman ? La réponse change selon le contexte. La situation évolue au fil des décennies de domination ghaznévide : si l’étiolement du front turk avec l’arrivée des Qarakhanides constitue un premier jalon, ensuite,

95. ‘Utbī/Jurbādaqānī, *Tarjuma*, éd. p. 224 ; trad. p. 295.

96. Le Coran fait mention par exemple des sauterelles (VII, 133 ; LIV, 6-7), fourmis (XXVII, 18), poux (VII, 133). Notons que dix hadiths autorisent le fait de tuer des scorpions – ainsi que certains autres animaux – dans le contexte du *ḥajj* et dans l’enceinte de la Kaaba, les scorpions (*‘aqrab*) faisant partie du groupe de cinq animaux dont la mise à mort est ainsi encadrée et justifiée : Muslim, *Ṣaḥīḥ*, éd. II, p. 857-858, chap. 9, n° 68-69, 71-77 ; trad. II, p. 591-593, chap. 453, n. 2719, 2721, 2723-2729, 2731.

97. Al-Jurbādaqānī emploie à la ligne suivante le terme de conquête ou victoire (*fatḥ*) pour qualifier cette campagne militaire ghaznévide. ‘Utbī/Jurbādaqānī, *Tarjuma*, éd. p. 220.

dans les années 420/1030 et 430/1040, face à la pression des Turkmènes, menés par les Turks seldjoukides, au moins partiellement islamisés, il n'est plus possible aux sultans de Ghazna d'invoquer ainsi le jihad. En tant que sunnites, et du fait de leur victoire face aux Bouyides en 446/1055 à Bagdad, les Seldjoukides sont présentés dans les textes comme les défenseurs de l'orthodoxie et les alliés de fait du calife abbasside. Or, la question des relations des pouvoirs islamiques orientaux avec le calife abbasside est centrale pour la thématique *jihad-fitna*. Ces relations sont caractérisées par une ambivalence manifeste.

4. Des relations ambivalentes avec le calife abbasside

Le thème des relations des pouvoirs émiraux de l'Orient islamique avec le calife abbasside est extrêmement vaste. Nous ne donnerons donc ici que quelques éléments, qui permettent d'éclairer les enjeux du discours sur la *fitna* et le jihad. Nous nous pencherons d'abord sur l'ambiguïté qui entoure la défense de l'orthodoxie sunnite, en particulier dans le tropisme occidental évoqué précédemment. Puis nous évoquerons quelques remarques préliminaires sur la correspondance officielle, qui fait partie des ressorts classiques des échanges diplomatiques – ambassades, diplômes d'investiture, cadeaux – : s'il va de soi que les échanges diplomatiques participent des rapports de force et de la construction de la légitimité politique, l'on peut s'étonner que les études sur le sujet soient extrêmement rares pour la zone et la période qui nous intéressent ici⁹⁸. Nous ne fournissons ici que quelques pistes de réflexion sur cette correspondance ainsi que les manifestations de l'obédience politique⁹⁹ – *khutba*, titulature, pratiques monétaires, etc.

4.1. De l'attaque contre Rayy à la menace vis-à-vis de Bagdad : l'ambiguïté de la défense de l'orthodoxie sunnite

Nous aurions pu revenir sur l'ambivalence de la lutte contre les kharijites, en particulier de la part des Saffarides au Khorassan ; toutefois plusieurs études ont déjà abordé la question¹⁰⁰. Concentrons-nous donc davantage sur la lutte contre le chiisme, à propos de laquelle les données demeurent plus éparses¹⁰¹.

98. Un article sur le sujet, issu d'une communication donnée lors du colloque « Iran : entre héritages pluriséculaires et réalités contemporaines » (Aix-en-Provence, mars 2018), est en préparation. Voir aussi quelques éléments succincts dans Bosworth, 1963, p. 91-97. Plus généralement, sur l'Orient islamique, voir les diverses parutions issues du programme de recherches que Denise Aigle a dirigé de 2008 à 2012 sur les correspondances diplomatiques dans l'Orient musulman (XI^e-fin XVI^e siècle), parmi lesquelles Aigle, Péquignot (éd.), 2013.

99. Ces gestes d'obédience ne sont pas contradictoires avec l'indépendance de fait des émirs et sultans de l'Orient islamique.

100. Bosworth, 1994 ; Tor, 2007 ; Rhoné, 2015.

101. Soulignons ainsi l'absence d'article consacré à l'histoire de Rayy dans l'*Encyclopaedia Iranica* ; seul un article sur l'archéologie existe à ce jour.

En plusieurs occasions, nous l'avons vu, les souverains du Khorassan ou de Transoxiane (Saffarides, Samanides, Ghaznévides) lancent des campagnes vers l'ouest de leurs territoires, au prétexte de défendre l'orthodoxie sunnite face aux chiites¹⁰², qu'il s'agisse des Fatimides (r. 296-566/909-1171) ou, plus fréquemment, des Bouyides. La tutelle de ces derniers sur Bagdad (333-446/945-1055) et l'incapacité des Abbassides à s'en défaire profitent aux émirs du Khorassan et de Transoxiane soucieux d'accroître leur emprise territoriale dans l'Iran central et occidental et de légitimer leur indépendance de fait à l'échelle des vastes marges du Dār al-Islām.

En effet, transparait une ambiguïté autour de certaines de ces campagnes et des émirs qui en ont pris l'initiative : la limite n'est pas toujours claire quant aux ambitions politiques et à la portée géographique de ces opérations militaires. Rayy, ville d'Iran occidental, carrefour essentiel des grands axes de circulation eurasiatiques, est particulièrement disputée aux ^{IV}^e-^V^e/^X^e-^{XI}^e siècles : les Bouyides qui, rappelons-le, sont des Iraniens originaires du Daylam (sud de la mer Caspienne), tiennent Rayy pendant une large partie de la période à partir des années 340/950¹⁰³, et les émirs situés à l'est s'efforcent en plusieurs occasions soit de les soumettre via un tribut¹⁰⁴, soit de les en chasser par la force ou par l'obtention de patentes d'investiture califales plus ou moins révélatrices de l'emprise réelle du pouvoir de leurs bénéficiaires¹⁰⁵. Une étude systématique des campagnes visant cette ville reste à faire pour l'époque préseldjoukide, toutefois il est évident que son histoire militaire illustre parfaitement le tropisme occidental des émirs du Khorassan et de Transoxiane. Il est fort probable qu'au-delà de la volonté de défendre le sunnisme contre l'emprise – géographiquement et socialement fort vaste – du chiisme à l'époque, les émirs orientaux aient également souhaité contrôler les échanges ayant lieu sur l'axe caravanier qui draine une large partie du commerce des Routes de la soie, mais aussi se rapprocher des terres du calife abbasside pour entretenir avec lui des rapports échappant à l'emprise – politique, fiscale, etc. – d'intermédiaires comme les Bouyides, voire s'emparer de leurs considérables richesses, comme lorsque le trésor bouyide est capturé en même temps que Rayy, en 420/1029, et rapatrié vers le Khorassan ghaznévide¹⁰⁶.

Or, au-delà de Rayy, se trouvent l'Irak et Bagdad : où les campagnes saffarides, samanides et ghaznévides s'arrêtent-elles ? Où s'interrompt la guerre légale contre les musulmans hétérodoxes, et où commencent la *fitna* et les velléités de marcher sur la capitale du califat abbasside ? Par exemple, quelques indications suggèrent que le Saffaride Ya'qūb b. al-Layṭ, vers 264/878, après avoir menacé Rayy, aurait marché sur Bagdad avec l'intention de déposer le calife al-Mu'tamid et de le remplacer par al-Muwaffaq¹⁰⁷. Autre exemple : les diverses sources

102. Les termes employés sont souvent ceux de *bāṭini*, *qarāmīta*, en particulier dans les sources du ^{XI}^e siècle.

103. Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 348-349 *sqq.* ; trad. p. 64-65 *sqq.*

104. Voir par exemple le tribut de 200 000 dinars payé par Ḥasan-i Būyā au Samanide Maṣṣūr b. Nūḥ dans les années 970 : Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 360 ; trad. p. 70.

105. Sur l'emprise – réelle ou théorique, directe ou indirecte – des Samanides sur Rayy au tournant du ^X^e siècle : Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 324-326, 336-338 ; trad. p. 54-55, 60-61.

106. Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 419.

107. Gardīzī, *Zayn al-aḥbār*, éd. p. 310-311.

textuelles se contredisent ou du moins entretiennent l'ambiguïté quant à la menace qu'auraient fait peser les Ghaznévides Maḥmūd puis Mas'ūd sur l'Irak ou même sur Bagdad. Plusieurs auteurs du ^v/^x^e/XI^e siècle affirment qu'ils auraient pris l'Irak, notamment en 420/1029¹⁰⁸. Une partie de l'ambiguïté tient-elle aux toponymes employés¹⁰⁹ ?

Au-delà des données événementielles issues des sources narratives, la correspondance diplomatique donne quelques éléments complémentaires sur les pratiques rhétoriques de l'époque et les rapports de force exprimés dans les lettres officielles.

4.2. *Jihad et fitna dans les lettres officielles*

À la différence de l'époque samanide, nous connaissons le contenu de plusieurs lettres d'époque ghaznévide, en particulier – mais sans exclusive – grâce à l'ouvrage d'Abū al-Faḍl Bayhaqī (m. 469/1077), éminent membre de la chancellerie des sultans¹¹⁰. Du fait du caractère lacunaire du *Ta'riḥ-i Bayhaqī*, dont une large partie a été perdue, et de sa focalisation sur le règne de Mas'ūd b. Maḥmūd (r. 421-431/1030-1040), c'est surtout l'époque de ce dernier qui est mise en lumière, tandis que les relations de son père Maḥmūd (r. 388-421/998-1030) avec le calife sont très peu évoquées en proportion. De manière générale, toutefois, Bayhaqī donne à voir des tensions entre Ghaznévides et Abbassides, sur fond de revendications territoriales : nous en donnerons quelques exemples ici, mais le sujet sera l'objet d'approfondissements dans des publications ultérieures, dans l'attente d'une étude plus systématique de cette thématique. Intéressons-nous en premier lieu aux agissements de Mas'ūd : lorsqu'il prend la succession de son père Maḥmūd, après avoir évincé son frère Muḥammad, il demande au calife un diplôme d'investiture sur :

le Khorassan et tous les domaines (*mamlaka*) de [son] père, ainsi que [les territoires de] Rayy, du Jibal et d'Ispahan qui venaient d'être conquis et toutes les terres [qu'il] pourr[ait] conquérir, par faveur divine, dans l'avenir – même s'il avait déjà les pleins droits sur toutes ces régions – grâce à son ordre, afin que tout soit en accord avec la *sharī'a*¹¹¹.

Cette demande est accordée par le calife, qui envoie à Mas'ūd, alors à Nichapour, toutes les marques de la délégation et de la reconnaissance de son pouvoir. Plus intéressants sont les éléments qui figurent un peu plus haut dans le même passage du texte de Bayhaqī, dans la mesure où ils mettent en lumière l'imbrication des thématiques du jihad, de la défense du

108. Nizām al-Mulk, *Siyar al-mulūk*, éd. p. 201; trad. p. 234 (*bi-kūhistān-i 'Irāq āmad*). Bayhaqī, *Ta'riḥ-i Bayhaqī*, éd. I, p. 67; trad. I, p. 163. Gardīzī (*Zayn al-aḥbār*, éd. p. 417-418) tout comme Ibn al-Aṭīr (*al-Kāmil IX*, p. 174-175), ne mentionnent que Rayy et non Bagdad ni l'Irak.

109. Ainsi le terme « Irak » recouvre dans certaines sources des terres iraniennes, désignées parfois par les expressions *'Irāq-i 'ajam* et *'Irāq-i 'arab* : voir les notices qui leur sont consacrées par Bosworth dans l'*Encyclopaedia Iranica*.

110. Meisami, 1999, p. 79-108.

111. Bayhaqī, *Ta'riḥ-i Bayhaqī*, éd. I, p. 67; trad. I, p. 163.

sunnisme, de la protection des musulmans et du glissement possible vers la *fitna* : à la mort de son père, Mas'ūd prétend que le calife abbasside l'aurait appelé plusieurs fois pour venir à Bagdad le débarrasser de la tutelle des Bouyides, constituant là un précédent, du moins dans l'intention, à l'arrivée bien plus connue des Seldjoukides dans la capitale abbasside quelques décennies plus tard (446/1055). Voici ce qu'affirme Mas'ūd :

Le Commandeur des Croyants nous accordait des honneurs et de l'estime et nous pressait constamment, dans sa correspondance, de venir en hâte à Bagdad (*madīnat al-salām*) et de sauver le haut rang (*jāh*) du califat face à un groupe de crapules qui le salissent, et de mettre fin à leur domination abjecte¹¹².

D'autre part, Mas'ūd affiche des prétentions sur Byzance, terre du jihad par excellence, ainsi que sur l'Égypte hérétique – alors aux mains des Fatimides –, bien que ces régions soient présentées comme périphériques par rapport au Khorassan¹¹³. Pourquoi ces projets d'expansion territoriale vers l'ouest n'ont-ils pas eu lieu ? Mas'ūd prétend l'ascension de son frère et rival Muḥammad, qui s'empare alors du trône ghaznévide pour quelques mois et le détourne de son projet d'expédition vers Hamadan, Ḥulwān/Ḥolvān et Bagdad¹¹⁴. L'attirance de Mas'ūd pour l'Inde et ses richesses peut aussi constituer une explication intéressante. Comment interpréter le portrait dressé par Bayhaqī à propos du sultan Mas'ūd, si nous souhaitons dépasser la seule approche voulant que Mas'ūd incarne la figure du souverain déviant, responsable de la chute de sa dynastie, dans une conception cyclique de l'histoire¹¹⁵ ? Bien sûr, l'historien moderne pourra suggérer que ces lettres ont été inventées de toutes pièces, mais cela nous paraît peu probable, d'autant que Bayhaqī a longtemps été membre de la chancellerie et écrit à une époque où le souvenir des agissements de Mas'ūd est encore vivace parmi ses contemporains. Faut-il y voir, sinon, une construction *a posteriori* de la part de Bayhaqī qui, étant décédé en 469/1077 comme nous l'avons précisé ci-dessus, a eu vent de la domination exercée dès les années 440/1050 par les Seldjoukides sur les terres centrales du califat et met ainsi en scène la rivalité de ces derniers avec les Ghaznévides dans la défense du sunnisme face à l'emprise exercée par les Bouyides à Bagdad ? N'oublions pas que la défense de cette branche de l'islam est au cœur de la rhétorique des sultans ghaznévides, ces derniers affrontant en quelques – rares – occasions les Bouyides, en particulier pour le contrôle de Rayy, et veillant à souligner la reconnaissance de leur politique par le califat abbasside¹¹⁶.

Une autre question se pose : le tropisme des Ghaznévides vers l'ouest islamique, et notamment vers le centre de l'Empire, Bagdad, est-il propre à Mas'ūd ? Plusieurs mentions dans les sources suggèrent le contraire : même s'il n'y a pas unanimité des auteurs médiévaux

112. Bayhaqī, *Ta'riḥ-i Bayhaqī*, éd. I, p. 65 ; trad. I, p. 160-161.

113. Bayhaqī, *Ta'riḥ-i Bayhaqī*, éd. I, p. 66-67 ; trad. I, p. 160-162.

114. Bayhaqī, *Ta'riḥ-i Bayhaqī*, éd. I, p. 67 ; trad. I, p. 163.

115. Meisami, 1999, p. 105.

116. Bosworth, 1963, p. 51-54, 234.

sur ce point, il semble que dès l'époque de Maḥmūd, le sultan de Ghazna entend affirmer ses prétentions territoriales face au calife, grâce au prestige de ses hauts faits militaires. Jūzjānī (v. 1260) relaie ainsi ce récit :

Sultan Maḥmūd entra en Irak et soumit ce territoire (*ān balād-rā fath kard*), puis il eut l'intention d'aller au palais califal [de Bagdad] pour témoigner son respect [au calife]; mais ayant reçu un ordre du Commandeur des Croyants [lui demandant de ne pas le faire], il se retira et retourna à Ghazna, où il mourut à l'âge de soixante-et-un an¹¹⁷.

Si l'on en croit ce texte, il semble que le calife n'ait que peu cru à la dimension respectueuse des intentions de Maḥmūd. Notons que H. G. Raverty souligne, dans sa traduction, que la version de Jūzjānī – auteur certes tardif – n'apparaît pas chez d'autres auteurs et qu'elle est très douteuse¹¹⁸ : ne peut-on expliquer cela, au moins en partie, par le fait que Maḥmūd a été choisi, dans nombre de sources d'époque islamique pré-mongole, dont Niẓām al-Mulk, comme l'incarnation du bon dirigeant oriental¹¹⁹ ? Une autre source, chronologiquement plus proche des événements évoqués, rapporte que Maḥmūd aurait revendiqué la domination sur la Transoxiane et menacé, sinon, de marcher depuis Ghazna sur Bagdad, se dressant ainsi ouvertement contre le calife abbasside al-Qādir (r. 381-422/991-1031)¹²⁰ :

J'ai entendu dire que ton ancêtre, sultan Maḥmūd (qu'Allah lui accorde sa compassion !), une fois, écrivit une lettre au calife de Bagdad, al-Qādir bi-llāh, disant : « Tu m'accorderas la Transoxiane et un titre écrit que je pourrai diffuser dans la province. Les alternatives sont les suivantes : soit je prends la province par l'épée, soit les sujets [de Transoxiane] m'accordent leur obéissance en raison de ton ordre et de ton titre écrit. » Le calife répondit que dans tout le domaine de l'Islam, il n'y avait pas de population plus obéissante que celle de Transoxiane. Il poursuivit : « Allah a interdit que je fasse ce que tu me demandes. Si tu les attaques contre ma volonté, je dresserai le monde contre toi. » Enragé par ces mots, sultan Maḥmūd dit à l'envoyé : « Demande au calife ce qu'il signifie. Suis-je inférieur à Abū Muslim ? Cette situation est devenue un problème entre toi et moi. Regarde comme j'arrive avec un millier d'éléphants pour piétiner le siège du calife sous leurs pieds jusqu'à sa désolation et en emporter la terre sur leurs dos jusqu'à Ghazna. » À ces mots, il ajouta de nombreuses autres menaces violentes.

Certes, la réponse du calife – laconique et énigmatique –, évoquée un peu plus loin dans la source, plonge Maḥmūd dans le désarroi et le pousse à se rétracter, demandant pardon au dirigeant de Bagdad¹²¹. Mais la désacralisation du trône abbasside et l'utilisation de la force

117. Al-Jūzjānī, *Ṭabaqāt-i Nāṣiri*, éd. p. 11 ; trad. (modifiée) I, p. 87-88.

118. Al-Jūzjānī, *Ṭabaqāt-i Nāṣiri*, éd. p. 11 ; trad. I, p. 87, n. 1.

119. Niẓām al-Mulk, *Siyar al-mulūk*, éd. p. 60 sqq., 64-65, 86-88, 112 sqq., 136-137, 157-158, 201-203 sqq. ; trad. p. 92 sqq., 96-97, 119-121, 145 sqq., 172-173, 194-195, 234-235 sqq. ; et *passim*.

120. Kay Kā'ūs, *Qābūs-nāma*, trad. p. 202-203.

121. Kay Kā'ūs, *Qābūs-nāma*, trad. p. 204.

militaire ghaznévide, largement consolidée grâce aux succès du souverain *ghāzī* dans une Inde présentée comme terre de jihad – ce que les Ghaznévides relaient largement par l’envoi à Bagdad d’éléments du butin, dont des idoles hindoues –, n’en est pas moins l’objet d’une assez longue mise en scène. Par ailleurs, cet extrait montre en quoi Maḥmūd revendique la même place que celle qu’Abū Muslim occupa dans les débuts du règne abbasside, celle d’un chef de guerre, largement soutenu au Khorassan, et prétendant rétablir le pouvoir califal ou, à tout le moins, lui rendre sa légitimité et le défendre face à ses multiples adversaires.

L’auteur du texte cité ci-dessus, Kay Kā’ūs b. Iskandar (412-480/1021-v. 1087)¹²², est l’un des derniers dirigeants de la dynastie ziyaride, dynastie régnant sur le Jurjān, au sud-est de la mer Caspienne, et qui au XI^e siècle passe sous la domination successive des Ghaznévides puis des Seldjoukides¹²³. Il séjourne un temps à la cour des Ghaznévides, épousant une fille du sultan Maḥmūd et servant à Ghazna le sultan de l’époque, Mawdūd b. Mas‘ūd (r. 432-439 ou 441/1041-1048 ou 1050), avant de se mettre au service de l’un des dirigeants shaddadides, Abū al-Aswār Šāwur b. Faḍl (r. 438-461/1047-1069), dans la région transcaucasienne de l’Arrān¹²⁴. Kay Kā’ūs a participé à certaines campagnes militaires des Ghaznévides en Inde et Transcaucasie. Son livre de conseils, écrit en persan et adressé à son fils Gilānšāh, témoigne d’échanges tendus entre les Abbassides et les Ghaznévides. En un certain sens, cette tonalité des échanges entre les deux dynasties trouve un écho dans un passage de l’histoire de Bayhaqī.

De fait, Bayhaqī évoque un épisode qui a lieu peu de temps après la mort de Maḥmūd : les deux fils du sultan défunt, Muḥammad et Mas‘ūd, se disputent la succession à la tête des territoires ghaznévides. Si Mas‘ūd finit par l’emporter assez rapidement, ses obligations au Khorassan et en Inde ne mettent pas fin à ses ambitions territoriales occidentales, en particulier dans le sud iranien. Vers 422/1031, il demande au calife l’autorisation de mener campagne pour s’emparer du Kirman, tout en ayant recours à la menace :

Le calife doit donner la permission de lancer une attaque sur le Kirman depuis le Sistan, et une attaque sur l’Oman depuis le Makrān, et il faut renverser les Qarmates. Une vaste armée a été assemblée et nous avons besoin de davantage de territoires. L’armée doit être mise au travail. Si ça n’avait été par respect pour la sainteté de la cour du calife (*ḥurmat-i dargāh-i ḥilāfat*), une attaque sur Bagdad aurait été inévitable (*nāčār qaṣd-i Baḡdād karda amadī*) afin de garder ouverte la route du pèlerinage, car notre père [Maḥmūd] nous [= Mas‘ūd] avait laissé à Rayy dans ce but, et lorsqu’il est mort, si nous n’avions pas été obligé de retourner en urgence au Khorassan, actuellement nous serions en Égypte ou en Syrie (*imrūz bi-maṣr yā šām būdīmī*) [...] ¹²⁵.

122. Son nom complet est ‘Unṣur al-Ma‘ālī Kay Kā’ūs b. Iskandar b. Qābūs ; Bosworth, « Ziyarids », *EncIr*, 2010, en ligne.

123. Bosworth, 1963, p. 74-75, 90-91 ; Bruijn, « Kaykāvus b. Eskandar », *EncIr*, 2010, en ligne.

124. Bosworth, « Ziyarids », *EncIr*, 2010, en ligne.

125. Bayhaqī, *Ta’rīḥ-i Bayhaqī*, éd. I, p. 443 ; trad. I, p. 407.

L'objectif affiché est la défense de l'islam sunnite face aux divers groupes chiites du Proche-Orient et de la péninsule Arabique – Qarmates, Fatimides, mais aussi Bouyides –, afin de pallier l'impuissance abbasside et d'assurer la protection des musulmans accomplissant le *ḥajj* à La Mecque. Là encore, et bien que le terme *jihad* ne soit pas explicitement employé, la frontière s'avère extrêmement tenue entre la défense de l'islam et la *fitna*, au sens de révolte contre le calife, que l'on menace implicitement de destituer ou de remplacer. Il est fort probable que la dynastie ghaznévide, alors forte de plus d'un demi-siècle de règne, se soit sentie moins dépendante de la reconnaissance califale pour exercer en propre son pouvoir, ce qui nous amène à nuancer le propos de Clifford E. Bosworth qui affirmait :

*It seems to have been this example of the Sāmānids, together with a consciousness of the benefits which a nascent power such as their own could derive from a close identification with the interests of Baghdad, which determined the Ghaznavids' support for Sunnī Islam [...]*¹²⁶.

De fait, un élément contribue probablement à l'accroissement des tensions entre Bagdad et Ghazna : alors que le calife abbasside est impuissant face à l'emprise de plusieurs pouvoirs chiites au Proche- et Moyen-Orient et à leur longévité, les Ghaznévides, par contraste, brillent par leur puissance militaire et leur investissement dans le *jihad* en Inde, aussi méritoire que célébré grâce à ses nombreuses mises en scène. La pression croissante exercée par les Turkmènes, et en particulier les Seldjoukides, islamisés, intervient-elle dès le début des années 420/1030 dans cette tension accrue ?

On l'a vu, les relations des émirs et sultans orientaux avec le calife abbasside sont empreintes d'une ambiguïté, changeante au fil du temps, et ce de la part des deux parties : d'une part, le calife utilise parfois son autorité pour jouer ses encombrants voisins orientaux les uns contre les autres, comme lors de l'affrontement entre Saffarides et Samanides, voire entre Ghaznévides et Qarakhanides. D'autre part, les maîtres successifs du Khorassan et de la Transoxiane savent mettre à profit le motif de la défense de l'orthodoxie sunnite comme outil au service de leur légitimation, justifiant ainsi plusieurs de leurs campagnes au sein du monde islamique, quitte à se rapprocher parfois de manière menaçante de l'Irak et de la capitale abbasside. Le calife parvient à obtenir, en échange de ses patentes d'investiture et de plusieurs *laqab-s* parfois âprement négociés, les gestes classiques de leur obédience politique. Toutefois, dans la durée, les relations se tendent, en particulier au tournant des années 420/1030, au point que plusieurs sources de la seconde moitié du ^v^e/_xⁱ^e siècle évoquent explicitement la perspective d'un renversement du dirigeant abbasside par un Maḥmūd en fin de règne.

126. Bosworth, 1963, p. 52.

5. Conclusion

La comparaison de la mise en récit des pratiques guerrières des Samanides et des Ghaznévides à l'époque préseldjoukide mène à quelques constats, le premier étant que les sources chronographiques exploitées pour la présente étude n'emploient que très rarement les termes de *jihad* ou de *fitna* de manière explicite pour qualifier les actes de guerre organisés par ces deux dynasties non arabes.

Néanmoins, celles-ci ont parfaitement assimilé les codes rhétoriques du *jihad*. C'est dans ces codes que les intègrent les auteurs de l'islam médiéval, que ces derniers écrivent dans les cours régionales « périphériques » ou depuis le « centre » du Dār al-Islām, un centre fortement empreint de la théorie du pouvoir et du territoire produite dans l'entourage du califat abbasside à la fin du II^e – début du III^e/VIII^e – début du IX^e siècle. Le *jihad*, toutefois, n'est pas qu'un élément de langage : Samanides et Ghaznévides lancent effectivement des campagnes militaires contre les territoires et les pouvoirs infidèles voisins – respectivement vers les steppes turkes puis vers l'Inde –, avec des oscillations spatio-temporelles selon les règnes.

Si cela est évident, rappelons que le contexte, dont en particulier les évolutions du paysage religieux, est déterminant dans la modification de la géographie du *jihad*, dans la possibilité même de la guerre légale face aux infidèles. D'une part, les peuples des steppes turkes, dans les régions les plus nord-orientales, s'islamisent surtout à partir du IV^e/X^e siècle, qui se trouve au cœur de la période étudiée ici ; en parallèle, la géographie des pouvoirs connaît des changements majeurs, dont la soumission de la Transoxiane par les Turks qaraghanides, islamisés, n'est pas des moindres. D'autre part, les pouvoirs des régions iraniennes orientales et centre-asiatiques s'inquiètent – ouvertement et sincèrement ou non – de la « menace chiite » pesant alors sur le Proche-Orient, et notamment sur le calife abbasside. C'est dans cette réalité en particulier que se trouve le point de bascule entre *jihad* et *fitna* : dans la justification des troubles armés, dressant plusieurs émirs orientaux contre Bagdad, l'autorité califale tient une place ambivalente. Invoquée pour justifier l'annexion de territoires orientaux, elle est parfois défiée lorsque les dirigeants d'Iran et/ou d'Asie centrale veulent s'étendre vers l'Irak ou au-delà, quelles que soient leurs motivations – défense du sunnisme et du pèlerinage à La Mecque, lutte contre les gouverneurs de province aux tendances centrifuges, affrontement des califes fatimides en lieu et place du calife abbasside amoindri, etc.

Le contexte politique et les modalités d'accession au pouvoir sont aussi certainement des éléments déterminants dans les usages des qualificatifs de *jihad* et *fitna* appliqués aux campagnes militaires. Les Samanides bénéficient, *a priori*, d'une légitimité de droit, dès leur accession au pouvoir émiral, car ils y sont nommés par le calife abbasside. Par essence, ils sont censés être fidèles au pouvoir califal et mener uniquement des guerres légales, conformes à la volonté califale – ce qui, nous l'avons vu, requiert d'importantes nuances dans les faits. Quant aux Ghaznévides, des Turks d'origines serviles, ils se sont hissés sur le trône émiral par la force ; ces usurpateurs parviennent toutefois, grâce à leurs actions militaires contre les infidèles indiens et à leur important investissement dans la mise en scène – épistolaire, curiale, etc. – de leurs exploits et de leurs mérites, à obtenir la reconnaissance de leur légitimité par le calife abbasside.

Enfin, l'assise territoriale de ces deux dynasties, samanide et ghaznévide, le contrôle qu'elles assurent sur des zones frontalières stratégiques et des ressources économiques majeures, le rôle de modèle qui leur est assigné dans nombre de sources textuelles arabes et persanes, expliquent qu'une part importante de leurs campagnes militaires soient, si ce n'est parées des vertus du jihad, du moins considérées comme justifiées et échappant au sceau de la *fitna*.

Dans cette dialectique où la frontière entre jihad et *fitna* est souvent ténue et dépend des fidélités de cœur des auteurs, soulignons enfin que l'histoire, comme souvent, penche en général du côté du vainqueur, parant ses guerres des mérites d'une guerre rendue légale, voire légitime.

Bibliographie

Instruments de travail

EncIr = *Encyclopaedia Iranica*, Encyclopaedia Iranica Foundation, New York, en ligne, 1996-
Biran, Michal, « Ilak-Khanids », *EncIr*, 2012, en ligne : <https://www.iranicaonline.org/articles/ilak-khanids>
Bosworth, Clifford E., « Ziyarids », *EncIr*, 2010, en ligne : <http://www.iranicaonline.org/articles/ziyarids>
Bosworth, Clifford E., « Esmā'il, b. Aḥmad b. Asad Sāmānī, Abū Ebrāhīm », *EncIr*, 2012a, en ligne : <https://www.iranicaonline.org/articles/esmail-b-ahmad-b-asad-samani>
Bosworth, Clifford E., « Ġur », *EncIr*, 2012b, en ligne : <https://www.iranicaonline.org/articles/gur-2>

Bruijn, Johannes Thomas Pieter de, « Kaykāvus b. Eskandar », *EncIr*, 2010, en ligne : <http://www.iranicaonline.org/articles/kaykavus-onsor-maali>
*EP*² = *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., Brill, Leyde, 1960-2007.
Bosworth, Clifford E., « Ismā'il b. Aḥmad », IV, 1978, p. 188-189.
Gardet, Louis, « Fitna », II, 1977, p. 952-953.
*EP*³ = *Encyclopaedia of Islam*, 3^e éd., en ligne, Brill, Leyde, 2007-
Cook, David B., « Fitna in early Islamic history », *EP*³, 2012, en ligne : https://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopaedia-of-islam-3/*-COM_27151

Sources anciennes

al-Bal'amī, Abū 'Alī Muḥammad b. Muḥammad, *Ta'riḥ-i Bal'amī*, Muḥammad Taqī Bahār, Zawwār (éd.), Téhéran, 1379 h. š./1959.
Bayhaqī, Abū al-Faḍl Muḥammad ibn Ḥusayn, *Ta'riḥ-i Bayhaqī*, Ḥalīl Ḥaṭīb Rahbar (éd.), Téhéran, 1386 h. š./1966.
al-Buḥārī, Muḥammad b. Ismā'il, *Ṣaḥīḥ al-Buḥārī. The Translation of the Meanings of Saḥīḥ al-Bukhari*, Muḥammad Muḥsin Khan (éd., trad.), Dar Ahya us-Sunnah al-Nabawiya, [s. l.], [s. d.].
al-Gardīzī, Abū Sa'īd 'Abd al-Ḥayy b. Ḍaḥḥāk b. Maḥmūd, *Zayn al-aḥbār*,

'Abd al-Ḥayy Ḥabībī (éd.), *Dunyā-yi kitāb*, Téhéran, 1363 h. š./1944.
Ibn al-Aṭīr, 'Izz al-Dīn Abū al-Ḥasan 'Alī, *al-Kāmil fi al-ta'riḥ*, Dār al-ṣādir, Beyrouth, 1329 h. q./1911.
Ibn Ḥawqal, Abū al-Qāsim Muḥammad bin 'Alī al-Naṣībī, *Kitāb ṣūrat al-'arḍ*, Brill, Leyde, 1967 ; Johannes H. Kramers, Gaston Wiet (trad.), *Configuration de la Terre*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1964.
Ibn Zāfir al-Azdī, Jamāl al-Dīn Abū al-Ḥasan 'Alī b. 'Alī, *Aḥbār* : Treadwell, Luke, « The account of the Samanid Dynasty in Ibn Zāfir al-Azdī's *Akḥbār al-duwal al-munqaṭi'a* », *Iran* 43, 2005, p. 135-171.

- Ibn al-Zubayr, Aḥmad b. al-Rašīd, *Kitāb al-ḡaḡā'ir wa-l-tuḡaf*, Dā'irat al-maḡbū'āt wa-l-našr, Koweït, 1959; Ġada Ḥiġġāwī Qaddūmī (trad.), *Book of Gifts and Rarities. Kitāb al-badāyā wa al-Tuḡaf*, Harvard University Press, Cambridge, 1996.
- al-Iṣṭaḡrī, Abū Iṣṡāq Ibrāhīm b. Muḡammad al-Farsī, *Kitāb masālik al-mamālik*, Brill, Leyde, 1967.
- al-Jūzjānī, Minhāj al-Dīn 'Uṡmān b. Sirāj al-Dīn, *Ṭabaqāt-i Nāširi*, Capitaine William Nassau Lees et alii (éd.), Calcutta, 1864; Henry George Raverty (trad.), *Ṭabaqāt-i Nāširi: A General History of the Muhammadan Dynasties of Asia including Hindustan; from A. H. 194 (810 A. D.) to A. H. 658 (1260 A. D.)*, Oriental Reprint, New Delhi, 1970 (1^{re} éd. 1881).
- Kay Kā'ūs, 'Unṡur al-Ma'ālī Kay Kā'ūs b. Iskandar b. Qābūs, *Qābūs-nāma*, Reuben Levy (trad.), *A Mirror for Princes, the Qābūs Nāma by Kai Kā'ūs Ibn Iskandar Prince of Gurgān*, Londres, 1951.
- al-Marwāzī, Šaraf al-Zamān Ṭāhir, *Šaraf al-Zamān Ṭāhir Marvazī on China, the Turks and India*, Vladimir Minorsky (éd., trad.), The Royal Asiatic Society, Londres, 1942.
- al-Mas'ūdī, Abū al-Ḥasan 'Alī b. al-Ḥusayn b. 'Alī, *Kitāb Murūj al-ḡaḡab*, Charles Barbier de Meynard, Abel Pavet de Courteille (éd., trad.), *Prairies d'or*, Société asiatique, Paris, 1861-1877.
- Muslim, *Ṣaḡīḡ*, Muḡammad Fu'ād 'Abd al-Bāqī (éd.), *Dār Iḡyā' al-kutub al-'arabiyya*, Le Caire, 1955; Abdul Hamid Siddiqi (trad.), *Ṣaḡīḡ Muslim*, Kitāb Bhavan, New Delhi, 1978.
- Mustawfi Qazwīnī, Ḥamd Allāh, *Ta'riḡ-i guzīda*, Jules Gantin (éd., trad.), *Tārikhè Gozīdè*, Maisonneuve et Guilmoto, Paris, 1903.
- al-Narṡaḡī, Abū Bakr Muḡammad b. Ja'far, *Ta'riḡ-i Buḡārā*, Mudaris Raḡavī (éd.), Téhéran, 1387 h. š./1967; Richard N. Frye (trad.), *The History of Bukhara*, The Mediaeval Academy of America, Cambridge (Mass.), 1954.
- Niẓām al-Mulk, Abū 'Alī Ḥasan Ṭūsī, *Siyar al-mulūk (Siyāsat-nāma)*, Hubert Darke (éd.), Téhéran, Intiṡārāt-i 'ilmī wa-farhangī, 8^e éd. (1364 š.) 1383 š.; Charles Schefer (trad.), *Traité de gouvernement*, Sindbad, Paris, 1984.
- al-Ṭabarī, Abū Ja'far Muḡammad b. Jarīr, *Ta'riḡ al-rusūl wa-l-mulūk*, Leyde, Beyrouth [s. d.]; Ehsan Yarshater (dir., trad.), *The History of al-Ṭabarī, An Annotated Translation*, New York, 1988-2007, 40 vol.
- al-Ṭabarī, Abū Ja'far Muḡammad b. Jarīr, *The History of al-Ṭabarī, V: The Sāsānids, the Byzantines, the Lakmids, and Yemen*; Clifford E. Bosworth (trad.), The State University of New York Press, New York, 1999.
- Ta'riḡ-i Sistān*, M. Taqī Bahār (éd.), Ḥāvar, Téhéran, 1935; Milton Gold (trad.), *The Tarikh-i Sistan*, Serie Orientale Roma 48, Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, Rome, 1976.
- 'Utbi/Jurbāḡaqānī: al-Jurbāḡaqānī, Abū al-Šaraf Nāṡiḡ b. Ja'far, *Tarjuma-yi Ta'riḡ-i yamīnī*, éd. Ja'far Ša'ar, [s. é.], Téhéran, 1382 h. š./1962; James Reynolds (trad.), *The Kitāb-i Yamīnī: historical memoirs of the Amīr Sabaktagin and the Sultān Mahmūd of Ghazna, early conquerors of Hindustan, and founders of the Ghaznavid dynasty*, Oriental Translation Fund of Great Britain and Ireland, Londres, 1858.
- al-Ya'qūbī, Aḡmad b. Abī Ya'qūb b. Ja'far, *Ta'riḡ al-Ya'qūbī*, Dar Ṣādir, Beyrouth, 1379 h. q./1960.

Études

- Aigle, Denise, Péquignot, Stéphane (éd.), *La correspondance entre souverains, princes et cités-États : approches croisées entre l'Orient musulman, l'Occident latin et Byzance (XIII^e-début XVI^e siècle)*, Brépols, Turnhout, 2013.
- Anooshahr, Ali, « Utbi and the Ghaznavids at the foot of the mountain », *IrStud* 38, 2, 2005, p. 271-291.
- Anooshahr, Ali, *The Ghazi Sultans and the Frontiers of Islam. A Comparative Study of the Late Medieval and Early Modern Periods*, Routledge, Londres, New York, 2009.
- Anooshahr, Ali, « The Elephant and the Sovereign: India circa 1000 CE », *JRAS* 28, 4, oct. 2018, p. 615-644.
- Barthold, Vladimir, *Turkestan down to the Mongol Invasion*, E.J.W. Gibb Memorial Trust, Cambridge University Press, Cambridge, 1968 (1^{re} éd. 1900; 2^e éd. 1928).
- Bonner, Michael, *Le jihad. Origines, interprétations, combats*, Téraèdre, Paris, 2004.
- Bosworth, Clifford E., *The Ghaznavids. Their Empire in Afghanistan and Eastern Iran 994-1040*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 1963.

- Bosworth, Clifford E., « The Armies of the Šaffārids », *BSOS* 31, 3, 1968, p. 534-554.
- Bosworth, Clifford E., *The History of the Saffarids of Sistan and the Maliks of Nimruz (247/861 to 949/1542-3)*, Mazda Publishers, Costa Mesa, New York, 1994.
- Bosworth, Clifford E., « The Appearance and Establishment of Islam in Afghanistan », in Étienne de La Vaissière (éd.), *Islamisation de l'Asie centrale. Processus locaux d'acculturation du VII^e au XI^e siècle*, Association pour l'avancement des études iraniennes (AAEI), Paris, 2008, p. 97-114.
- Caiozzo, Anna, Rhoné-Quer, Camille, « Entre arts visuels et témoignages littéraires, l'identité touranienne/turque à l'époque islamique (VIII^e-XV^e siècles) », in Anna Caiozzo, Laurent Dedryvère, Stéphanie Prévost (éd.), *Le Touran. Entre mythes, orientalisme et constructions identitaires*, Presses universitaires de Valenciennes, Valenciennes, 2018, p. 59-91.
- Daniel, Elton L., « The Rise and Development of Persian Historiography », in Charles Melville (éd.), *Persian Historiography*, I.B. Tauris, Londres, 2012.
- Fourniau, Vincent (éd.), « Études Karakhanides » (dossier thématique), *Cahiers d'Asie Centrale* 9, 2001.
- Golden, Peter, *An Introduction to the History of the Turkic Peoples. Ethnogenesis and State-Formation in Medieval and Early Modern Eurasia and the Middle East*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1992.
- Golden, Peter, « War and Warfare in the Pre-Činggisid Western Steppes of Eurasia », in Nicola Di Cosmo (éd.), *Warfare in Inner Asian History (500-1800)*, Brill, Leyde, 2002, p. 105-172.
- Haug, Robert, *The Eastern Frontier. Limits of Empire in Late Antique and Early Medieval Central Asia*, I.B. Tauris, New York, 2021 (1^{re} éd. 2019).
- Hoyland, Robert G., *The « History of the Kings of the Persians » in three Arabic chronicles: the Transmission of the Iranian past from Late Antiquity to early Islam*, Liverpool University Press, Liverpool, 2018.
- Inaba, Minoru, « Sedentary Rulers on the Move: the Travels of Early Ghaznavid Sultans », in David Durand-Guédy (éd.), *Turko-Mongol Rulers, Cities and City Life*, Leyde, Brill, 2013, p. 75-98.
- Klāštornyj, Sergej, « Les Samanides et les Karakhanides: une étape initiale de la géopolitique impériale », *Cahiers d'Asie centrale* 9, 2001, p. 35-40.
- Lancioni, Giuliano, Calasso, Giovanna (éd.), *Dār al-islām/Dār al-ḥarb. Territories, People, Identities*, Brill, Leyde, 2017.
- La Vaissière, Étienne de, *Samarcande et Samarra. Élités d'Asie centrale dans l'empire abbasside*, Association pour l'avancement des études iraniennes (AAEI), Paris, 2007.
- La Vaissière, Étienne de (éd.), *Islamisation de l'Asie centrale. Processus locaux d'acculturation du VII^e au XI^e siècle*, Association pour l'avancement des études iraniennes (AAEI), Paris, 2008.
- Martinez-Gros, Gabriel, « "Fitna": la révolte peut-elle être juste ? », collections 52, *L'Histoire*, juil.-sept. 2011a, en ligne.
- Martinez-Gros, Gabriel, « Introduction à la fitna: une approche de la définition d'Ibn Khaldūn », *Médiévales* 60, 2011b, p. 7-15 (§ 12 et 14 de la version en ligne).
- Martinez-Gros, Gabriel, Tixier du Mesnil, Emmanuelle (dir.), « La fitna: le désordre politique dans l'Islam médiéval », (dossier thématique) *Médiévales* 60, 2011.
- Meisami, Julie Scott, *Persian Historiography to the End of the Twelfth Century*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 1999.
- Nāzim, Muḥammad, *The Life and Times of Sulṭān Maḥmūd of Ghazna*, M. Manoharlal, New Delhi, 1971 (1^{re} éd. 1931).
- Onimus, Clément, *Les maîtres du jeu. Pouvoir et violence politique à l'aube du sultanat mamlouk circassien (784-815/1382-1412)*, Éditions de la Sorbonne, Paris, 2019.
- Paul, Jürgen, *The State and the Military: the Samanid Case*, Papers on Inner Asia 26, Indiana University, Bloomington (Ind.), 1994.
- Paul, Jürgen, « Alptegin in the *Siyāsat-nāma* », *Afghanistan* 1, 1, 2018, p. 122-140.
- Rhoné, Camille, *La défense du territoire en Iran nord-oriental (Khorassan-Transoxiane), IX^e-mi-XI^e siècle*, thèse de doctorat, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, Paris, 2013.

- Rhoné, Camille, « Bilan historiographique et nouvelles perspectives sur la guerre dans l'Iran médiéval (III^e-VI^e/IX^e-XI^e siècle). La représentation de l'ennemi à travers l'exemple de Ya'qūb b. al-Layṭ al-Ṣaffār », in Mathieu Eychenne, Abbès Zouache (dir.), *La guerre dans le Proche-Orient médiéval (X^e-XV^e siècle). État de la question, lieux communs, nouvelles approches*, Ifpo, Ifao, Damas, Le Caire, 2015, p. 19-58.
- Rhoné, Camille, « Les émirs d'Iran nord-oriental face aux steppes turques (IX^e-XI^e siècle) : entre légitimation, confrontation et cohabitation », in Giovanna Calasso, Giuliano Lancioni (éd.), *Dār al-islām/ dār a-ḥarb. Territories, People, Identities*, Brill, Leyde, 2017, p. 235-257.
- Rhoné-Quer, Camille, « Notes pour une histoire des fleuves en Orient médiéval. L'Amou Darya, une frontière du monde islamique (VII^e-XI^e siècle) ? », in Viola Allegranzi, Valentina Laviola (éd.), *Texts and Contexts. Ongoing Researches on the Eastern Iranian World (Ninth-Fifteenth C.)*, Pubblicazioni dell'Istituto per l'Oriente C. A. Nallino, 120, Istituto per l'Oriente, Rome, 2020, p. 53-77.
- Rhoné-Quer, Camille, « Ériger les cours d'eau en frontières. Ṭabarī (839-923) et les confins iraniens, entre héritages mythiques et écriture de l'histoire impériale islamique », in *Frontières spatiales, frontières sociales. LI^e congrès de la SHMESP*, Éditions de la Sorbonne, Paris, 2021, p. 59-75.
- Tang, Li, *A History of Uighur Religious Conversions (5th-16th Centuries)*, ARI Working Paper 44, National University of Singapore, Singapour, 2005.
- Tetley, Geoffrey, *The Ghaznavid and Seljuk Turks: Poetry as a Source for Iranian History*, Routledge, Londres, New York, 2009.
- Tor, Deborah, « Privatized Jihad and Public Order in pre-Seljuq Period: The Role of the *Mutatawwi'a* », *IrStud* 38, 4, 2005, p. 555-573.
- Tor, Deborah, *Violent Order: Religious Warfare, Chivalry, and the 'Ayyār Phenomenon in Medieval Islamic World*, Ergon in Kommission, Würzburg, 2007.
- Tor, Deborah, « The Islamization of Central Asia in the Sāmānid Era and the Reshaping of the Muslim World », *BSOS* 72, 2, 2009, p. 279-299.
- Treadwell, Luke, *The Political History of the Sāmānid State*, thèse de doctorat, Université d'Oxford, Oxford, 1991.
- Treadwell, Luke, « Ibn Zāfir al-Azdī's account of the Murder of Aḥmad b. Ismā'īl al-Sāmānī and the Succession of his son Naṣr », in Caro Hillenbrand (éd.), *Studies in Honour of Clifford Edmund Bosworth, 2 : The Sultan's Turret*, Brill, Leyde, 2000, p. 397-419.
- Treadwell, Luke, « The account of the Samanid dynasty in Ibn Zāfir al-Azdī's *Aḥbār al-duwal al-munqaṭi'a* », *Iran* 43, 2005, p. 135-171 (voir Ibn Zāfir al-Azdī, *Aḥbār*).
- Treadwell, Luke, « Urban Militias in the Eastern Islamic World (third-fourth centuries AH/ ninth-tenth centuries CE) », in Teresa Bernheimer, Adam Silverstein (éd.), *Late Antiquity: Eastern Perspectives*, E.J.W. Gibb Memorial Trust, Cambridge University Press, Cambridge, 2012, p. 128-144.
- Treadwell, Luke, *A History of the Samanids: The First Islamic Dynasty of Central Asia*, Edinburgh University Press, Édimbourg, à paraître.
- Van Donzel, Emeri, Schmidt, Andrea (dir.), *Gog and Magog in Early Syriac and Islamic Sources. Sallam's Quest for Alexander's Wall*, Brill, Leyde, Boston, 2009.